

Le Samedi

VOL. II.—NO. 23.

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1890.

(PAR ANNEE, \$2.50
(LE NUMERO, 5 CTS.

LES CONSOLATIONS DU MIROIR



—C'est bête un homme! Qu'est-ce qu'elle a donc tant de plus que moi, cette petite *piccée* de Lucienne qui épouse Monsieur Alfred?

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 15 NOVEMBRE 1890.

CHASSE-SPLEEN

Le monde est plus charitable en argent qu'en paroles.

On rougit plus souvent par amour-propre que par modestie.

De tous les commerces celui qui marche le plus est celui de cochon.

Agir, s'égayer et surnager : ou rêver, pleurer et s'engloutir ; il faut choisir.

La fierté du cœur est celle des honnêtes gens ; la fierté des manières celle des sots.

Dignités sans argent ! qui les a pour partage, Est un arbre sans fruits abondant en feuillage.

On pense trop à soi dans les grandes villes ; dans les petites, on s'occupe trop des autres.

Chose étrange ! celui qui de l'argent n'a cure Est toujours le plus âpre aux plaisirs qu'il procure.

Penser toujours ce qu'on dit est un devoir, mais dire toujours ce qu'on pense est un travers.

Il est plus difficile de faire six francs avec cinq sous, que de gagner un million avec mille livres.

Si brillant, si bien drapé que soit le manteau de la vanité, il a toujours le défaut d'être trop court.

Nous buvons à la source du bonheur dans un vase percé ; lorsqu'il arrive à nos lèvres, il n'y a presque plus rien.

Il y a des moments où on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux.

Eve qui venait d'être formée de la côte du premier homme n'a pu s'empêcher de grignoter une pomme, parcequ'elle avait de l'Adam.

De même qu'il y a des décorations pour honorer les braves, de même il devait y avoir un musée pour les bagues qui ont figuré dans plusieurs engagements.

Les naturalistes ont constaté que sur les 867 variétés connues de requins qui infestaient les mers, il n'y en a plus que soixante. En revanche, il y en a beaucoup plus sur terre.

M. Adam, président d'un chemin de fer d'Écosse vient d'acheter le domaine du Duc de Fyfe appelé Eden. Voilà donc enfin le Paradis Terrestre revenu à son ancien propriétaire.

Une phrase empruntée à un feuilleton en vogue :

"Alors, affolé, éperdu, je tâchai de parler à cette malheureuse avec mes yeux, car nos bras étaient garrottés."

"Semez les bienfaits, a dit un moraliste, il en naîtra d'heureux souvenirs." Cependant l'expérience nous dit. "Soyez bon, on se gaussera de vous ; soyez mauvais, on vous craindra, on vous servira, par intérêt et par couardise."

Un journal de Toronto réclame pour sa province le privilège unique d'avoir deux capitales : Ottawa et Toronto. S'il avait su son alphabet il aurait su que la Colombie Anglaise, la Nouvelle Écosse et le Nouveau Brunswick ont aussi deux capitales.

LES MONOPOLES DU CAPITAL ANGLAIS

Lui.—Est-ce que toutes les filles du millionnaire Crawford sont mariées ?

Elle.—Oui, toutes les cinq.

Lui.—A quelque syndicat anglais, je suppose ?

AMOUR SANS FIN

M. Billion.—Vous n'épouserez jamais ma fille, monsieur.

Amant passionné.—Vos menaces ne m'effraient point. Je l'épouserai ou j'en mourrai. Lorsque j'aime, rien au monde...

M. Billion.—Oh ! je ne prétends pas recourir à la force. Quel montant exigez-vous, pour nous laisser en paix ?

Amant passionné.—Hum ! voyons : qu'offrez-vous ?

PAS SI MALCHANCEUX

Pêcheur.—Vous savez, que nous sommes partis de l'hôtel avec un panier bien approvisionné, cinq bouteilles de Rye et nos agrès de pêche ?

Hôtelier.—Vous vous êtes amusés, j'espère ?

Pêcheur.—Amusés, mais d'une manière royale. Seulement, dès le début, quelqu'un animal endiablé nous vola...

Hôtelier.—Sacrebien ! votre panier ?

Pêcheur.—Oh, non, pas si malchanceux que cela ? seulement nos agrès de pêche ?

UNE REVANCHE MACHIAVELIQUE



Delle. Tablette.—L'infâme, il te demandait en maria en même temps que moi-même !

Delle. Hanton.—C'est vrai. Mais comment nous venger de lui ?

Delle. Tablette.—Rien de plus facile ; nous pouvons lui faire payer tout cela, si tu veux seulement l'épouser.

MOTS D'ENFANTS

Tommié.—J'ai été obligé de m'absenter de l'école hier.

Professeur.—Il faut m'apporter une excuse.

Tommié.—De qui ?

Professeur.—De ton père ?

Tommié.—Il ne vaut rien en fait d'excuses. Maman le découvre chaque fois.

—Non, ma chérie, dit la mère à son enfant malade, le médecin ordonne que je ne lise pas pour toi.

—Eh bien, maman, supplie la petite, lis donc pour toi-même, tout haut.

Marie Létornée.—Si tu allais au ciel, ça te ferait-il plaisir d'aller voir les deux petites qui sont mortes d'avoir trop mangé de bonbons ; quand ce ne serait que pour savoir si c'était bon ?

Jenny Lamode (qui tient de sa mère).—Je ne pense pas ; ce sera à elles de venir me voir, puis-que'elles auront été là avant moi.

—Je ne veux pas dire mes prières.

—Et pourquoi cela, monsieur ?

—A quoi que ça sert ? rien de ce que je demande n'est bon pour moi.

Professeur (au premier de la classe).—Décrivez la route que vous prendrez pour aller à l'île de Cuba.

L'élève.—J'irai prendre d'abord un steamer à New-York...

Professeur.—Et après ?

L'élève.—Après, ce sera l'affaire du capitaine, il ne voudra pas prendre mes avis.

Maman (donnant une leçon de géographie à son fils).—Où se trouve le Pôle Nord ?

Louis (8 ans).—Je ne sais pas.

Maman.—Comment, tu ne sais pas où se trouve le Pôle Nord ?

Louis.—Comment puis-je le savoir, quand des hommes comme Franklin et Greeley n'ont pas pu le trouver ?

Dans une classe d'arithmétique.

Le professeur.—Jean s'en va au marché, et achète deux livres et quart de sucre à 3 deniers la livre, deux douzaines d'œufs à un chelin la douzaine et six pintes de lait à 5 deniers la pinte ? Qu'est-ce que tout cela fait ?

L'élève.—Une custard.

La maîtresse (faisant le catéchisme).—Louise, je crois bien que nous ne nous rencontrerons pas au ciel ?

Louise.—Pourquoi ça ? Qu'est-ce donc que vous avez fait de si mal ?

A l'école.

Le professeur.—Supposez qu'un homme qui marche quatre milles à l'heure parte une heure après un homme qui ne fait que deux milles à l'heure, où les deux hommes se rencontreront-ils ?

Tommié.—A l'hôtel Pelouquin, au Sault.

SATISFACTION GARANTIE

Gérant (au théâtre).—M. Heavy, vous jouerez le rôle d'Alonzo.

M. Heavy.—Je n'ai jamais vu jouer la pièce. Croyez-vous que je puisse plaire au public dans ce rôle ?

Gérant.—Immédiatement, vous mourez au premier acte.

SECRET D'AFFAIRES

M. Isaacs.—Je vous vends cet habit à grand sacrifice.

Acheteur.—Mais vous dites cela de toutes vos marchandises. Comment faites-vous donc pour vivre ?

M. Isaacs.—Mon ami, je réalise un tout petit profit sur la ficelle et le papier.

UN CHOIX FACILE



La maman. — Lequel préfères-tu des deux ? M. Alfred ou M. Charles ? Il faut que tu choisisses.
 Hélène. — Les deux, maman.
 La maman. — Hélène !
 Hélène. — Oui, M. Alfred d'abord, puis M. Charles en secondes noces.

UNE BONNE SOLUTION

On nous écrit :

LE SAMEDI offre un abonnement gratis à la personne qui répondra à la question suivante :

“Pourquoi une vache se lève sur les pattes de derrière premièrement, tandis qu'un cheval se lève sur les pattes de devant.”

Vous pouvez garder, messieurs votre abonnement gratis, car la réponse est trop facile pour un naturaliste.

La vache se lève le derrière le premier pour être tirée, tandis que le cheval se lève le devant le premier pour tirer ; ou bien si vous l'aimez mieux sous une forme plus littéraire et plus à l'unisson de votre fin et délicat journal, vous pourrez dire comme suit :

“Le cheval se lève sur les épaules pour être plus vite prêt à prendre les traits, la vache se lève sur la croupe d'abord, pour être plutôt prête à donner la traite.”

Ou bien autrement ce qui revient à dire, en fin de compte, que l'un et l'autre animal obéissent à la loi naturelle qui les ont soumis au service de l'homme, et que l'un, le cheval, a été destiné à donner à l'homme surtout l'usage de ses fortes épaules et de son cou nerveux, tandis que la vache lui donne le résultat de ses longues et silencieuses ruminations réunies dans le large réservoir de l'arrière train. En conséquence, le cheval doit se lever le train antérieur le premier et la vache le train de derrière le dernier, tout comme à Montréal, où c'est le “Pouvoir moteur” de l'aqueduc qui est toujours le premier debout, et les bons locataires qui ouvrent les robinets pour recevoir l'eau les derniers.

PAPA-CIBLE.

Montréal, 9 Nov. 1890.

NOTE EDIT.—Notre correspondant a droit à un abonnement gratuit d'un an, s'il veut bien nous donner son adresse.

VOLEUR PINCÉ

(Pour le SAMEDI)

Lorsque j'étais encore jeune fille, me dit ma mère, j'étais allée passer quelques jours chez ma tante Dorothee. Elevée au village, où je ne voyais chaque jour que des rues sombres, je comptais passer un temps des plus agréables au milieu des champs.

La maison de ma tante était des plus pittores-

ques ; elle était cachée en quelque sorte aux regards des curieux, au milieu d'un grand jardin, où les roses et les fleurs de toutes nuances poussaient dans un pêle mêle adorable.

Avec quelles délices je me rappelle encore la première soirée que je passai dans cette maison, assise au petit salon, où l'air embaumé pénétrait à travers la fenêtre ouverte, écoutant religieusement ma bonne tante débiter tous les commérages du voisinage !

Elle me conta, entr'autres, l'histoire d'une métairie des environs qui avait été visitée et pillée quelques jours auparavant par des voleurs.

—Je ne redoute pas les voleurs, me dit-elle ; ils ne trouveraient pas grand chose ici, s'il leur prenait fantaisie de me rendre visite, car le peu d'argent que je possède, est soigneusement caché sous mon lit.

Sur le moment, je fis peu de cas de cette histoire, mais quelques heures plus tard, j'eus l'occasion de me le rappeler.

Lorsque je montai me coucher, la nuit était si belle, l'air si frais et le chèvrefeuille, qui croissait en abondance autour de la fenêtre en retombant dans la chambre, jetait tant de gaieté dans l'appartement, que je ne pus me résoudre à fermer ma fenêtre. Ce qui ne m'empêcha pas de dormir bientôt d'un profond sommeil.

Je fus réveillée, vers minuit, par un bruit de vitre brisée qui me semblait venir du jardin.

Prise en sursaut, j'eus tout de suite dans l'esprit l'histoire de ma tante, et mon cœur se mit à battre à tout rompre. J'écoutai pourtant de mon mieux, en faisant de vains efforts pour retenir mon souffle.

Oui, plus de doute possible, on marchait au dehors.

Sans doute, on s'était aperçu que ma fenêtre était ouverte, et l'on s'en approchait pour s'introduire plus facilement dans la maison.

Armée d'un courage dont je ne m'étais jamais crue douée jusqu'alors, je sautai hors du lit et je m'approchai de la fenêtre. Je faillis, néanmoins, lâcher de grands cris, car, au moment où j'allais l'atteindre, je vis se dresser devant moi un homme, dont la tête et les épaules dépassaient déjà les bords du chassis.

Nos regards s'entre croisèrent et, pour un moment, il me parut complètement paralysé. Possible que les reflets de la lune, en se détachant sur ma robe de nuit blanche, m'eussent donné une apparence fantastique. Je profitai de ce moment d'ahurissement pour me précipiter en avant, et je rabattis la fenêtre avec tant de force que mon inconnu lâcha prise et tomba de tout son long sur une des couches chaudes de ma tante.

Je ne fis qu'un bond en dehors de la chambre, et me trouvai sur le parquet nez à nez avec ma tante et la vieille servante, attirées par le bruit et effrayées outre mesure.

—Que t'arrive-t-il donc, mon enfant ? me dit ma tante.

—Oh ! tante, chère tante ! m'écriai-je, toute essoufflée encore ; un homme vient de culbuter dans une couche-chaude.

Après quelques instants d'hésitation, nous rentrâmes toutes trois dans ma chambre.

De faibles gémissements se faisaient entendre au-dessous de la fenêtre.

—Penses-tu qu'il y en a plusieurs ? s'informa ma tante.

—Je n'en ai, je t'avoue, pas la moindre idée.

Marthe, devenant tout à coup brave, ouvrit la fenêtre et regarda au dehors.

—Grand Dieu ! s'écria-t-elle, je crois que c'est M. Charles !

Elle franchit d'un bond l'espace qui la séparait de la porte et dégringola l'escalier quatre à quatre, suivie par ma tante et par moi.

Tout effarées et encore tout tremblantes, nous aperçûmes, à moitié enfoui dans une couche-chaude, un tout jeune homme, habillé en matelot.

En l'apercevant, ma tante se jeta sur lui, criant, pleurant et l'étouffant de caresses.

—Oh ! mon enfant chérie, s'écriait-elle, dans quel état je te revois ! Quelle réception nous t'avons faite !... Vas, Marthe, cours chercher le médecin, et pendant ce temps nous essaierons de le porter à la maison.

Je ne me souviens plus comment nous réussîmes à le transporter ; mais il me semble le voir encore étendu sur un sofa dans notre petit salon.

Le médecin arriva bientôt, et quelle ne fut pas notre joie d'apprendre que notre voleur, non seulement n'était pas mort, mais que, selon toutes les apparences, il pourrait sous peu recouvrer l'usage de ses sens, ce qui ne tarda pas d'arriver.

On s'aperçut alors qu'il avait un bras cassé et maintes blessures et contusions aux mains et à la figure.

Je fus longtemps avant de pouvoir adresser la parole à mon cousin, sans rougir, quoiqu'il me répétait sans cesse que lui seul était blâmable, ayant voulu s'introduire chez lui en voleur, au lieu d'entrer par la grande porte.

—Je voulais, disait-il, causer une surprise à la bonne femme, le matin, et j'étais loin de soupçonner la présence d'une étrangère dans ma vieille chambre.

Il a donc fallu soigner ce cher malade et en avoir grand soin. Quoique ma vieille tante me permit à peine d'en approcher, je faisais de mon mieux pour réparer et faire oublier tout le mal dont j'avais été la cause involontaire.

Et maintenant, ma chérie, me dit maman, en m'embrassant longuement, tu sais de quelle manière nous nous sommes rencontrés, ton père et moi, pour la première fois.

PAS EXIGEANTE

Lui.—J'irais aux antipodes pour vous faire plaisir.

Elle.—Pas besoin d'aller si loin ; allez trouver papa.

LOTION EN VOGUE



Essence de serpent à sonnettes.

NOS CHÉRIS



Jeune mère.—Tu vois cette maison, ma belle! C'est là que ta mère a été à l'école.

Future petite pécheuse.—Est-ce bien vrai? Et dire que la maison n'est pas encore en ruines!

L'EAU NATALE

M. Invalide (malade et maigre).—Est-il vrai que les eaux de votre source font engraisser à vue d'œil?

M. Bonneballe (né dans le cillage).—Engraisser! je le crois. Tenez, je pèse aujourd'hui 250, et quand je suis arrivé, c'est à peine si j'en pesais huit.

LA MULTIPLICATION DES VOYAGEURS

Robinson.—Sur quoi spéculés-tu, en ce moment?

Johnson.—Les petits chars, je suis sûr de mon coup, j'ai fait les calculs. Ainsi un char contient douze places de chaque côté, ce qui fait vingt-quatre pour un voyage complet...

Robinson.—Mais tu vas faire une fortune, si tu ne comptes que sur vingt-quatre voyageurs! Mon cher, tout le monde sait qu'un char de vingt-quatre places, n'est complet que quand il voit quatre-vingt passagers, au moins.

NOS CHÉRIS



Future bâton de vieillesse.—Est-ce que je serai un homme quand je grandirai?

La mère.—Oui, mon chéri, si tu es un bon petit garçon.

Bâton de vieillesse.—Est-ce que ceux qui sont des mauvais petits garçons font des femmes?

ATELIER DE MAÎTRE

Tandis que la foule obscène
Regarde d'un œil béant
Toutes nos mises en scène
Et nos splendeurs de néant,

Toi, contemple, ô mon étoile,
Sous ta clarté du ciel bleu,
La nature, cette toile
Peinte de la main de Dieu.

Car Dieu, vois-tu, ma chère âme,
C'est l'artiste officiel;
Sculpteur, il créa la femme;
Peintre, il dessina le ciel.

Il va, sans souci de l'heure,
Par les prés, au long des bois,
Et sa main furtive elleure
Chaque chose que tu vois.

— Ah! coupons de taches claires
Ce vert trop sombre, dit-il;
Ouvrons ces branches stellaires,
Et poudrons d'or ce pi-til!

— Enlaçons quelques pervenches
Au pied de cet arbrisseau;
Trempons le bout de ses branches
Dans la fraîcheur du ruisseau;

— Courbons en vagues houleuses
Ces grands blés murs, et baillons
Des nuances plus moelleuses
Aux ailes des papillons;

— Semons de légers nuages
Ce ciel nu comme un miroir;
Qu'un long vol d'oiseaux sauvages
Y trace son angle noir;

— Et mettons, pour les poètes,
D'imperceptibles frissons
Dans les roses silhouettes,
Des floconneux horizons.

Et sans arrêter sa tâche,
Tout à son divin travail,
Il retouche sans relâche
Les masses et les détails,

Il rompt la monotonie
Des champs métamorphosés,
Dont l'uniforme harmonie
Fatiguait tes yeux blasés.

Puis, quand la nuit te protège,
Sur le velours de tes traits
Il met des blancheurs de neige
Et des vermillons discrets,

Et verse sur ta paupière
Qui s'entr'ouvre, encor rêvant,
Cette gaieté, la lumière
Rose du soleil levant.

Eternisant son empreinte,
Il mit quatre serviteurs
Pour plâtrer teinte par teinte
Ces immortelles splendeurs

L'un l'Été, qui, prince en joie,
Tout le long de son chemin
Sur l'épi gonflé qui ploie
Sème l'or à pleine main.

Puis l'Automne, un coloriste
Toujours hanté de soucis,
Qui jette un grand manteau triste
Sur les champs déjà transis.

Puis l'Hiver, caboche obtuse,
Vieux grognard sans agréments,
Usant du blanc de céruse
Comme un peintre en bâtiments.

Enfin, le dernier des quatre,
Petit rapin de vingt ans,
Frondeur, aimable et folâtre,
Leur maître à tous, le Printemps,

Dont le pinceau polychrome,
Plein de charnants abandons,
Rend moussus les toits de chaume
Et fait fleurir les chardons!

S. HENRIQUET.

CHARMANTE SINGERIE

Mademoiselle McGill.—Oseriez-vous, Monsieur le Professeur, me regarder en face et me dire que je descends d'un singe?

Professeur (surpris).— Dame!... vraiment! en tous cas ce devait être un singe bien charmant,

NOS CHÉRIS

Un futur caissier de la Banque de Montréal.



Tommy (chez le marchand de vélocipèdes).—Comment ça conte un bicyclette pour l'après-midi?

Le marchand.—Cinquante centimes pour la première heure et vingt-cinq centimes pour la seconde heure.

Tommy.—C'est bien, je repasserai dans une heure d'ici; je le prendrai pour la seconde heure. Voici mon trente sous.

PROGRES SENSIBLE

Une dame qui prend des leçons d'équitation, demande au professeur si elle a réellement fait du progrès.

— En vérité, madame, répond celui-ci, je ne saurais dire; mais je constate avec plaisir que vos chutes se font avec infiniment plus de grâce que dans les commencements.

FILLE D'ÈVE

Clara.—Tu n'as pas la moindre idée de ce que tu perds en n'aimant pas la danse!

Rosalie.—Tu veux dire: ce que je perdrais en dansant. On m'a déjà demandé en mariage cinq fois cet automne, rien que parce que j'ai eu la précaution de rester toujours assise dans un coin peu bruyant, et peu éclairé.

TOUTES SES RESSOURCES

Philanthrope (à un mendiant).—Mon pauvre ami, vous avez un rhume abominable.

Mendiant.—Hélas! oui, mon bon monsieur.

Philanthrope.—Venez avec moi, jusque chez un médecin, il faut vous soigner...

Mendiant.—Pas que je sache... je n'ai que ce rhume-là pour gagner ma vie.

NOS CHÉRIS



Lily.—Ah! Ethel, te voilà tante maintenant; tu dois être fière?

Ethel.—Je ne pense pas; je ne suis pas plus tante que rien du tout.

Lily.—Pourquoi pas? Est-ce que ta grande sœur n'a pas un beau bébé?

Ethel.—Oui, mais je ne suis rien qu'un oncle; c'est un petit garçon qu'elle a eu.

CONVERSION PAR VERSEMENTS



Ministre nègre. — Dis-moi, Sambo, comment ça va-t-il dans ta conversion ?

Sambo. — Très bien, monsieur, superbement. Toute la famille, nous ne volons pas la moitié de l'année dernière.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

RIMES RICHES

Echantillon des poésies d'un jeune Parnassien qui s'essaie :

Prends vite ton aiguille et du fil, ô Sophie
Pour recoudre le dos de ma *Philosophie*.

A rapprocher ces autres distiques aux rimes millionnaires, que l'on voit cités, — pas comme exemple à suivre! — dans tous les traités de prosodie :

Tous les soldats qu'Argant tua
Ne valaient pas *Gargantua*.

On voit à l'hôpital maint *prologue alité*,
Qui pleure amèrement sa *prologalité*.

La croissante cherté de ces *locaux matore*
Notre départ proclain par la *locomotire*.

Toujours à propos de rimes.

Je ne sais plus qui, au XVIIe siècle (ce devait être un académicien), avait prétendu qu'il suffisait, pour que deux mots rimassent ensemble, que leurs quatre dernières lettres fussent les mêmes.

Mettant en pratique cette théorie, un plaisant improvisa aussitôt ces vers restés célèbres :

Ci-gît Searamonche,
Qui fut tué par une *bèche*.

Plus tard, La Harpe ayant posé comme règle générale qu'un adjectif en *ique* ne pouvait produire un berbe en *iser*, J. Chénier le réfuta en écrivant la petite pièce que voici :

Si par une muse électrique
L'auteur est électrisé,
Votre muse paralytique
La bien souvent paralysé :
Mais, quand il est tyrannisé,
Parfois il devient tyrannique.
Il sille un auteur symétrique,
Il rit d'un vers symétrisé,
D'un éloge pindarisé
Et d'une ode anti-pindarique.
Vous avez trop dogmatisé :
Renoncez au ton dogmatique,
Mais restez toujours canonique,
Et vous serez canonisé.

Chez l'épicière, une cuisinière marchande un morceau de morue salée ; elle le tourne, le retourne :

—Peuh ! fait-elle, elle n'est pas fraîche, hein !

—Pas fraîche ! crie la marchande, elle remue encore !

Un mot d'Alphonse Karr :

L'amour, dit-on, donne de l'esprit aux bêtes ; c'est sans doute celui qu'il ôte aux gens d'esprit.

Un joli mot de malade :
—Ne me cachez rien, docteur ; est-ce que vous croyez ma maladie mortelle ?
—Êtes-vous prêt à tout ? lui demanda le docteur.
—Oui. La vérité toute entière.
—Eh bien ! vous n'en avez plus que pour huit jours.
—Ah ! merci ! maintenant je suis fixé ; le doute m'aurait tué.

Un gendarme du nom de Pandore et son brigadier circulaient un dimanche le long d'un sentier.

—Pandore, dit tout à coup le brigadier d'un ton solennel, savez-vous quel est le patron des gendarmes ?

—Non, brigadier, et vous ?

—Mon cher, répond doctoralement le brigadier en retroussant sa moustache, c'est un ancien du nom de Josué.

—Ah ! réprit Pandore, et pourquoi, brigadier, sans vous commander ?

—Parce qu'il arrêta le soleil et que c'est une arrestation difficile !

—Brigadier, répondit Pandore, vous avez raison ; on n'en fait plus de cette force-là !

Fin de conversation. Un gommeux à Cadet :

—Oui, mon cher, il m'a appelé imbécile !

—Il a eu tort, il a eu tort.

—Mais il a reconnu ensuite qu'il s'était trompé.

L'ami, qui n'a pas écouté :

—Il a eu tort, il a eu tort.

Calino vient, à la fin d'une représentation où la pièce est tombée bruyamment, consoler l'auteur, un de ses amis.

Mais, toujours étourdi, il lance, en esquissant un geste vague vers ceux qui l'accompagnent :

—Mon pauvre vieux, si on ne s'était pas mis à siffler, c'était un franc succès !

SUR DE SON AFFAIRE



M. Macaron, (se promettant une petite noce). — Bonjour, chère. Si je n'attrappe rien aujourd'hui, je resterai jusqu'à demain.

Madame Macaron. — Oui, hein ! Eh bien ! tu seras toujours sûr d'attraper quelque chose à ton retour.

LA MÉDECINE MODERNE



Madame Phœnix. — Comment est la petite malade, ce matin ?

Madame Pataquès. — Ne m'en parlez pas. C'est une *coqueluche* de toutes sortes de maladies. Sa bouche n'a pas plus pris qu'un *notaire* sur une *jante de bois* ; mais comme son *canaris* au doigt lui donnait des *coque-morts* dans son sommeil, le docteur lui a donné de l'*ordure de polassin*, et pour arrêter tout à fait la douleur, il lui a saucé le doigt dans de l'*eau de délices des calmés*.

Un auteur famélique se présente chez un directeur intelligent et lui demande une avance sur son prochain drame.

—Mais enfin, où en êtes-vous de ce drame ?

—J'ai déjà fait les entr'actes.

En visite.

Un monsieur, à madame :

—Vous avez là, Madame, une jolie pendule... C'est Andromaque, n'est-ce pas ?

Madame, naïvement :

—Oh ! non, Monsieur, c'est en bronze.

À la Chambre :

—Figurez-vous qu'hier, au plus beau passage de mon discours, deux de mes amis se sont mis à dormir !

—Voilà ce que c'est que de faire des phrases roulantes.

TRAITS HÉRÉDITAIRES

Elle. — Ne penses-tu pas que les manières de Sophie dénotent une longue lignée d'ancêtres.

Lui. — Sans doute. Elle se sert de sa enfilère exactement de la même manière que son grand père se servait de sa pelle pour bêcher.

LE FROMAGE EN DERNIER

Deux dames de la ville se rencontrent dans une maison où elles font visite toutes deux. L'une est la femme d'un épicier et l'autre d'un marchand de fromage. Toutes deux sont à cheval sur l'étiquette, surtout sur l'article de la présence.

Lorsqu'elles se lèvent pour le départ, la femme du marchand de fromage atteint la porte la première et sur ce la femme de l'épicier la tire en arrière par le bord de sa robe et, passant majestueusement devant-elle, lui lance cette apostrophe.

—Non, madame, vous savez que le fromage vient le dernier.

LE GRAND COMMERCE

Client. — Une estampille de deux centins, s'il vous plaît.

Pharmacien. Avec plaisir, madame. Avez-vous besoin d'autre chose ?

Client. — Non. Veuillez ne pas oublier de me l'envoyer à temps pour le courrier.

Pharmacien. — Oui, madame. Dois-je envoyer un garçon aussi pour humecter l'estampille et la poser sur votre lettre ?

Client. — Non, cela n'est pas nécessaire. Combien ?

Pharmacien (avec un soupir). — Deux centins.

Client (en payant). — Il me semble pourtant que nous pourrions avoir des estampilles à meilleur marché. Bonjour, monsieur.

A UNE JEUNE FILLE

Qu'il est doux et beau le jeune âge,
Où l'âme garde sa candeur,
Où, ne redoutant nul orage,
On ne connaît que le bonheur !

Hélas ! comme les fraîches roses,
Comme les parfums du printemps,
Comme toutes les belles choses,
L'enfance dure peu longtemps.

Mais, quoi qu'après ces temps d'aurore,
Tu verras ton ciel se ternir,
Jouis du matin, chante encore,
Et, joyeuse, attend l'avenir.

ALBERT FERLAND.

Montréal, 1 Novembre 1890.

LES BIENFAITS DE LA TEMPÉRANCE.

(Pour le SAMEDI.)

Le colonel Harvey Bowers promet à sa femme qu'il ne prendrait plus jamais une goutte de boisson enivrante.

—Marie, lui dit-il, tu peux me compter, dès aujourd'hui, au nombre de tes connaissances les plus sobres.

—Harvey, tu m'as déjà fait tant de promesses !

—Oui, chère, je le sais.

—Et tu ne les tiens jamais.

—Cela, ce n'est que trop vrai, chérie ; mais je le ferai à l'avenir.

—Combien de fois m'as-tu fait de pareilles promesses ?

—Ne parlons pas de cela. J'en suis venu à la conclusion qu'à moins qu'un homme ne s'amende, il est fini.

—Eh bien ! colonel, je vais te donner une dernière chance.

—Là, tu parles comme une brave petite femme ! Je ne demande qu'à être mis à l'épreuve.

Le lendemain, le colonel rencontra, par le plus pur des hasards, une ancienne connaissance.

Les deux amis, après force poignées de mains et d'accolades, entrèrent dans l'auberge la plus proche. Le colonel demanda un verre de seltzer. Son ami le regarda avec le plus profond étonnement.

—Je ne bois plus, s'excusa le colonel.

—Tonnerre de Brest, est-ce bien vrai, cela ?

—Oui.

—Depuis quand donc ?

—Je ne bois plus depuis plusieurs jours.

—Qu'as-tu donc ?

—Rien, sinon que j'ai promis à ma femme que je ne boirais pas davantage.

—Ça, c'est parfait ; mais tu n'es pas si bête que cela, j'espère.

—Ce n'est pas de la bêtise, mon bon ; tout a une fin.

—Comment, juste au moment où tu me rencontres ? Prends donc quelque chose.

—Je ne tiens pas à boire du seltzer, j'en conviens. Donne-moi un verre de *ginger-ale*.

—Oh ! là, là ! colonel, ne fais donc pas les choses à moitié.

—Soit, donne-moi un verre de whiskey, dit le colonel.

Quelques minutes plus tard, l'ami dit encore :

—Ne prendras-tu pas quelque autre chose, colonel ?

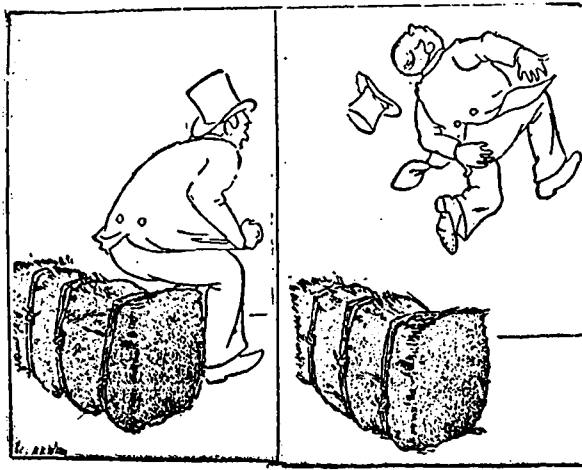
—Non, assurément, je te remercie.

—Est-ce qu'un autre verre de whiskey te dérangerait ?

—Par exemple ! Mais je n'en veux plus.

—Oh ! sapristi, prenons-en un tout de même.

Trouver une aiguille dans un voyage de foin



I
C'est pas plus difficile que cela.

—Si tu insistes ; mais seulement pour te faire plaisir.

Ils se saluèrent verres en main.

Au bout d'une dizaine de minutes, le colonel reprit :

—Essayons-en encore un. Crois-tu le pouvoir ?

—Si je le puis ! et le colonel rit aux éclats.

Ils en prirent un autre et ne s'en portèrent pas plus mal.

—Mon cher, reprit le colonel, sais-tu que quelques verres de whiskey font de moi un autre homme ? Ma mémoire est bien meilleure, et mon esprit plus délié. Lorsque j'ai pris quelques verres de boisson, je puis réciter maints morceaux de poésie, et des fragments de discours depuis longtemps oubliés.

—Ho ! garçon, servez-nous.

Ils trinquèrent de nouveau.

—J'avais promis à ma femme que je ne boirais pas davantage, dit le colonel.

—Mais, mon bon, répondit son ami, tu tiens ta promesse, tu ne bois pas davantage, tu bois du whiskey.

—Quelle bonne plaisanterie, s'écria le colonel. *Je ne bois pas davantage !* Après cela, tu devrais publier un journal humoristique.

—Oui, et j'aurais du succès, je te prie bien de le croire.

—Oh ! je te crois. Dis donc, lorsque je retournerai à la maison, ma femme ne s'apercevra de rien.

—Bien sûr que non... Supposons que nous y goûtions de nouveau.

Ils vidèrent leurs verres.

—Je ne m'explique pas comment certaines personnes font pour tant boire, dit le colonel. Je ne pourrais pas le faire, assurément. Je ne comprends pas plus pourquoi elles veulent ruiner leur santé. A propos, qu'est-ce donc que le gouverneur de la Caroline du Nord disait un jour au...

—Bravo, bravissimo ! applaudit l'ami. En voilà une bonne. Encore un peu du même, s'il vous plaît ; et lorsque les verres furent remplis, il ajouta :

—A notre prochaine rencontre !

—Et surtout qu'elle ne se fasse pas trop attendre, lui répondit le colonel.

Ils s'appuyèrent alors sur le comptoir et rirent longuement.

Comme le colonel s'en allait dîner, il se disait :

—Jamais je n'ai été plus sobre ; je crois que, Dieu me pardonne, je suis plus sobre qu'avant d'avoir bu.

Le dîner n'était pas tout-à-fait prêt. La femme

du colonel posait un tapis. Il s'offrit de l'aider. Elle lui jeta un regard où perçait bien des soupçons. Sa sensibilité en fut blessée. Il se mit à genoux et commença à enfoncer des braquettes.

Peu de temps après, sa femme, en essayant de se lever, poussa un cri déchirant.—Il avait réussi à clouer ses jupons au plancher.—Alors, il se mit à sangloter. C'était en vain qu'il essayait d'être homme ; tout le monde travaillait contre lui. Il s'en irait et ne reviendrait plus jamais. Sa femme l'embrassa et le combla de caresses ; il n'en sanglota que plus fort.

Le colonel, comme tant d'autres, est une brute.

UNE POINTE

Lui.—La cigarette vous incommode-t-elle ?

Elle.—Non, mais il n'en est pas de même des gens qui les fument.

LES ROLES INTERVERTIS

Mme Tangle.—Notre cuisinière est d'une importance telle que je me demande souvent laquelle de nous deux est la maîtresse ici. Je n'en suis sûre qu'à la fin du mois.

M. Tangle.—Comment cela ?

Mme Tangle.—Lorsque je lui paie ses gages.

COUP DOUBLE

Le mari (lisant son journal à l'article des mariages).—Mariés.—Blanche de Smyth à Walter Wellington Jones. Que d'anciens souvenirs cela rappelle ?

La femme (rougissant).—Je ne soupçonnais pas que tu avais eu connaissance de mon engagement avec Walter.

Le mari (souriant).—Je faisais simplement allusion à mon engagement avec Blanche.

LE PRISME DE LA LUNE DE MIEL

Ma chère,
Ma toute chère ;
Ma précieuse et bien-aimée ;
Ma toute précieuse et bien-aimée petite femme ;
Ma toute précieuse et bien-aimée Caroline ;
Ma toute précieuse Caroline ;
Ma bien-aimée Caroline ;
Bien-aimée Caroline ;
Chère Caro.
Caro.

THÉÂTRE ROYAL

Grande foule, comme de coutume, cette semaine, au Théâtre-Royal. Les sœurs Vaidis donnent leurs représentations.

La soirée commence par un lever de rideau comique joué par Maggie Elsie et Will. Petrie.

L'artiste le plus remarqué et surtout le plus applaudi par les Canadiens-Français a été Eldie Giguère, un montréalais qui possède une voix de soprano suraiguë toujours surprenante. Il réussit surtout dans les tyroliennes. Sa présence sur la scène, où il a tant de succès, a attiré beaucoup de Canadiens-Français au Royal. M. Giguère est un artiste remarquable qui possède une voix superbe. Il s'est fait une belle réputation aux États-Unis où il est le favori des théâtres. Ici, au Royal, il a été applaudi à outrance, et il le mérite bien.

Lundi soir on lui a présenté un magnifique bouquet et il a dû revenir plusieurs fois en scène pour obéir aux rappels réitérés de l'auditoire.

D'ailleurs les sœurs Vaidis et les frères Braatz seuls sont dignes d'attirer une foule considérable tous les soirs. Il faut profiter des séances qui restent : la matinée samedi et la soirée. La semaine prochaine une nouvelle pièce sera jouée au Théâtre-Royal, sous le titre *Dear Irish Boy*, les journaux américains en font de grands éloges.

CONTRASTE



I
Entrez celui qui écrit les farces du SAMEDI

II
Et celui qui rient lui frapper dans le dos en les lui répétant de travers

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

I

MENUS PROPOS DE BOIREAU

—Faut-il que les pêcheurs à la ligne soient stupides pour perdre ainsi leur temps ! Aujourd'hui, je suis resté trois heures auprès de l'un d'eux, eh bien, il n'a rien pris pendant tout ce temps là !

—Et toi, que faisais-tu pendant ces trois heures ?

* * *

Le petit Boireau.—Papa, quand nous sommes allés au théâtre où Roméo et Juliette périssent si tristement, j'ai vu écrit en haut de la toile : *Castigat ridendo mores* ; qu'est-ce que ça veut dire ?

Boireau.—Ça veut dire : Le rideau cache les morts !

ZIGZAGS

Entre gascons

Le Bordelais.—A la dernière exposition de Bordeaux, il y avait une machine épatante ; on mettait dedans un lapin bibant, on tournait la manivelle et de l'autre côté on retrouvait un pâté de lièvre, avec un ça peau de soie et une vrosse à dent !

Le Marseillais.—A Marseille zé vu la mémé machine perfectionnée par un Marseillais ; ellé faisait cé qué tu dis, mais si cé n'était pas bien fait, on faisait machine en arrière et lé lapin ressortait tout vivant. Seulement, il paraissait très contrarié.

* * *

Les mêmes devant la cathédrale

Le Marseillais.—Mé, zait, uné si bonne vue qué jé vois en cé moment une mouçe qui sé promène sur lé cadeau de l'horloge !

Le Bordelais.—Mé zé né la boit pas, mais jé Pentend marçer !

CALCHAS.

II

UN PEU POUR RIRE

(Pour le SAMEDI)

Madame B... joue aux charades :

—Mon premier est un métal précieux ; mon deuxième, une étoffe précieuse, et mon tout, un meuble précieux.

—???

—Or-moire.

—!!!...

* * *

La chanson du roi Dagobert, c'est l'esprit d'Éloi.

* * *

Un habitant de la partie de la ville qui a été inondée il y a deux ans, fait le récit des inondations dans son quartier.

—C'était épouvantable, dit-il, dans notre quartier, tout était sous l'eau.

—Quelle soulographie ! murmure notre confrère É. M.

* * *

Le docteur H... cheminait l'autre jour, rue Sainte-Catherine, avec un ami.

Passé un entrepreneur de pompes funèbres, portant une bière sous son bras.

Alors l'ami, poussant du coude du docteur :

—Tiens !... votre relieur.

* * *

A l'office :

—Monsieur Baptiste, est-ce vrai que monsieur est parti pour la chasse ?

—Oui, mademoiselle Antoinette, et je suis bien sûr qu'il rentrera bredouille.

—Oh ! non, intervient le valet de chambre Calino, monsieur m'a dit qu'il rentrerait demain.

J. ALCIDE C.

Montréal, 8 novembre 1890.

III

EXCENTRICITÉ BRITANNIQUE

Lord... connu par ses nombreuses excentricités, alla trouver, dans ces derniers temps, un de nos plus célèbres tabletiers :

—Je voudrais, dit-il, avoir une tabatière sur laquelle se trouverait peint mon château.

—C'est facile, lui répondit l'industriel ; Mylord voudra bien me fournir le dessin.

—Oui, mais je voudrais qu'à la porte de mon château, on vit une niche dans laquelle serait placé un chien.

—C'est encore très facile.

—Oui, mais je voudrais par quelque moyen que vous trouvez, que le chien, dès qu'on le regardera, rentrât dans sa niche et qu'il n'en sortit que lorsque l'on cessera de le regarder.

—Notre tabletier fixe son interlocuteur pour savoir s'il n'est pas victime de quelque mystification. Rassuré par ce rapide examen et comprenant, en homme d'esprit, le parti qu'il pouvait tirer de cette affaire, il dit à l'Anglais :

—Ce que vous me commandez est difficile ; cette tabatière vous coûtera bien cher.

—Ça n'est égal.

—Mille écus.

—Va pour mille écus.

—Il sera fait selon vos désirs ; dans un mois j'aurai l'honneur de vous livrer votre tabatière.

—J'y compte.

Un mois après, le tabletier se présente chez lord C... :

—Mylord, voici votre tabatière.

Lord C... prend le bijou, l'examine :

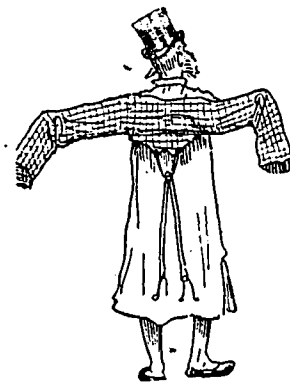
—Voilà mon château, avec ses tourelles ; voilà bien ma niche ; mais, s'écrie-t-il, je ne vois pas le chien.

—Sa Seigneurie ne m'a-t-elle pas dit qu'elle voulait que le chien disparût dans la niche lorsqu'on le regarderait ?

—C'est juste.

—Et qu'il ne parût que lorsqu'on cesserait de le regarder ? Vous avez regardé, le chien est

PIRE QUE LE ROI DAGOBERT



Le matin d'une nuit très orageuse, écrivez de mettre vos pantalons comme ci-dessus.

rentré dans sa niche. Mettez la tabatière dans votre poche et le chien reparaitra à l'instant.

Lord C... réfléchit un moment et s'écria :

—C'est juste, c'est juste.

Il met la tabatière dans sa poche, sort de son portefeuille trois billets de banque de mille francs et les remet à l'adroit tabletier.

D'UNE PIERRE DEUX COUPS

Un juge demandait à un avocat par qui il était employé :

—Votre honneur, répondit l'avocat, je suis employé par le demandeur, mais je suis occupé par le défendeur.

* * *

Un enfant de la Verte Erin racontait avec emphase comment il avait miraculeusement échappé à un naufrage où treize de ses compagnons avaient péri, le bateau où ils étaient ayant chaviré.

—Mais comment avez-vous échappé, lui demanda-t-on ?

—Oh ! *devil*, repartit Pat, je n'étais pas dans le bateau.

* * *

A propos de crise financière, un monsieur disait à un de ses amis :

—Enfin, les choses semblent s'améliorer, les gens se trouvent de nouveau sur les jambes.

—Comment cela, reprend celui-ci ?

—C'est tout simple, mon cher, ceux qui allaient en voiture, vont à pied, maintenant.

* * *

L'avocat borgne.

Un avocat borgne, plaçant, muni de ses lunettes, commence ainsi son discours :

—Messieurs, je vous préviens que dans le cours de mon argument, je ne me servirai d'aucune chose inutile.

—Alors, ôtez un verre de vos lunettes, s'écrie un farceur.

* * *

L'enseigne d'un célèbre perruquier :

Passants, contemplez la douleur

D'Absolon, pendu par la nuque.

Il eut évité ce malheur,

S'il eut porté perruque.

* * *

Le juge demandait à un jeune témoin s'il connaissait l'importance d'un serment et surtout s'il savait où son âme irait, s'il ne disait pas la vérité.

Le jeune témoin.—Oh ! certainement, reprit-il vivement, j'irai où tous les avocats ont coutume d'aller.

* * *

L'Empereur de Chine ne paie ses médecins que quand il est en bonne santé. Aussitôt qu'il tombe malade, on suspend les traitements du corps médical jusqu'au parfait rétablissement de Sa Majesté Impériale. On affirme que ses maladies ne durent jamais longtemps.

* * *

Un mari reprochait à sa femme d'avoir divulgué un secret qu'il lui avait été confié.

—Ma foi, mon ami, répliqua la femme, quand j'ai vu que je ne pouvais pas le garder, je l'ai confié à une de mes amies, la priant de le garder pour moi.

A. B.

PAR LE PROCÉDÉ ORDINAIRE



Jeune femme, (marchant des pompes).—Vous êtes sûre que cette poupe chante ? Comment opère-t-on pour cela ?

Le commis.—Comme pour une jolie femme : en la pressant.

LA CULTURE DES FLEURS TOUCHE AU CŒUR



I Ferdinand. (apportant un caduc pour la fête de sa belle-mère.) — Tenez, belle-maman, acceptez ce petit souvenir : c'est une plante qui n'a pas encore d'apparence; mais elle arrive du Japon. On appelle cela *une queue de rat*. Attendez l'épanouissement.

II Eau tempérée : arrosage tous les jours, rien n'y manque.

III Pas de progrès apparent durant les premiers huit jours.

IV Julie. — Est-ce que les fleurs du Japon, ça sent toujours mauvais comme cela ?

LE JARDIN DE LA MORT

(CONTE)

Une femme était assise au chevet de son petit garçon et elle avait le cœur serré car elle craignait qu'il ne mourût. Il était tout pâle et ses petits yeux s'étaient fermés. Il respirait encore, mais son souffle n'était plus qu'un râle, semblable à un sanglot et la mère considérait avec angoisse la pauvre petite créature.

On frappe à la porte qui s'ouvre; un vieillard à l'air misérable entre dans la chambre s'enveloppant d'une grande couverture de cheval. Elle était bien chaude et il en avait besoin; car l'hiver était froid; au dehors tout était couvert de glace et de neige et le vent soufflait si fort, comme s'il voulait couper la figure.

Quand la mère vit que le vieillard grelottait de froid et que son enfant s'était endormi, elle se leva et mit un broc plein de bière dans le feu pour le réchauffer. Le vieillard s'assit et berça, et la mère prit place à côté de lui sur une chaise, regardant son enfant qui râlait et tenant ses petites mains.

— Crois-tu que je le garderai ? demanda-t-elle. Dieu ne voudra pas me l'enlever.

Le vieillard — c'était la mort en personne — fit un signe de tête si étrange qu'il pouvait vouloir dire à la fois oui et non. Et la mère baissa les yeux à terre, tandis que des larmes ruisselaient sur ses joues; elle avait la tête si lourde; depuis trois jours et trois nuits, elle n'avait pas eu de sommeil; quelquefois elle s'endormait un instant, puis se réveillait aussitôt en sursaut, effrayée et tremblant d'effroi.

— Juste ciel ! s'écria-t-elle en se retournant. Le vieillard avait disparu et l'enfant aussi.

Dans un coin de la chambre grinçait et ronflait la vieille horloge adossée au mur, le grand valet de plomb tomba à terre, boum, et l'horloge s'arrêta.

La mère se précipita au dehors, appelant son enfant. Dans la neige était assise une femme en longs vêtements noirs, qui lui dit :

— La mort est entrée chez toi, je l'ai vue emporter ton enfant, allant plus vite que le vent. Ce qu'elle a enlevé, elle ne le rapporte jamais.

— Dis-moi quel chemin il a pris, demanda la mère en suppliant, rien que la direction et je le trouverai.

— Fort bien, dit la femme noire, mais il faut d'abord que tu me chantes toutes les chansons



V Bébé-Maman. — Curieux, curieux (Arrachant un rat du pot). — Ah ! le misérable !

VI Bébé-Maman. — Curieux, curieux (Arrachant un rat du pot). — Ah ! le misérable !

que tu chantaies à ton enfant; je les aime, ces airs, je les ai entendus bien des fois; je suis la nuit, j'ai vu tes pleurs pendant que tu chantaies.

— Je te les chanterai toutes, toutes, répondit la mère, mais laisse-moi partir que je puisse rejoindre le vieillard et retrouver mon enfant.

Mais la nuit demeura muette et impassible; alors la mère joignit les mains en suppliant, chanta et pleura, et ses chansons étaient nombreuses, mais ses larmes encore plus. A la fin la nuit dit :

— Vois-tu là-bas cette forêt de sombres sapins : prends à droite, j'y ai vu entrer la mort avec ton enfant.

Au milieu de la forêt, il y avait une bifurcation et elle ne savait quel chemin suivre. Il y avait là un buisson d'épines sans fleurs ni feuilles; c'était au cœur de l'hiver et des glaçons pendaient aux branches.

— N'as-tu pas vu passer la mort avec mon enfant ?

Oui, répondit le buisson d'épines, mais je ne te dirai pas quel chemin elle a pris, avant que tu m'aies réchauffé sur ton cœur; je suis gelé et raide comme la glace.

Elle serra le buisson d'épines sur sa poitrine, si fortement qu'il se réchauffa. Les épines lui entraient dans la chair et son sang coulait à grosses gouttes; mais le buisson d'épines se revêtit de nouvelles feuilles vertes et fleurissait dans la nuit d'hiver glacée, tant est chaud le cœur d'une mère affligée. Alors, le buisson d'épines lui

montra le chemin qu'elle avait à suivre. Elle atteignit un grand lac tout désert, sans vaisseaux, sans même une seule barque. Il était couvert de glace, mais celle-ci n'était pas assez forte pour pouvoir la porter et l'eau n'était pas assez guéable pour la passer à pied. Pourtant il fallait qu'elle gagnât l'autre bord pour retrouver son enfant. Elle se jeta à terre pour boire toute l'eau du lac, quoique cela fût impossible à une créature humaine; mais la pauvre mère désolée dans son désespoir croyait qu'il se ferait un miracle.

— Cela dépasse tes forces, dit le lac; faisons plutôt un arrangement ensemble. Je collectionne des perles, c'est ma marotte; tes yeux sont les plus liquides que j'aie vus, pleure-les dans mon sein et je te porterai à la grande serre chaude où demeure la mort et où elle conserve ses fleurs et ses arbustes, qui sont des êtres humains.

— Que ne donnerais-je point pour rejoindre mon enfant, s'écria la mère éplorée, et elle pleura encore

plus et ses yeux tombèrent au fond du lac et devinrent deux perles précieuses. Le lac souleva la mère comme si elle eut été assise dans une barque, et d'un eul élan elle se trouva transportée sur l'autre bord où s'élevait une merveilleuse habitation de plusieurs lieues d'étendue.

On n'eut pu dire exactement si c'était une montagne couronnée de forêts, ou une construction en bois, mais la pauvre mère ne put le voir, car elle avait perdu ses yeux en pleurant.

— Où trouverais-tu la mort qui s'est enfuie avec mon enfant ? demanda-t-elle.

— Elle n'est pas encore rentrée, dit la vieille femme du fossoyeur, qui avait la surveillance de la grande serre de la mort, Mais qui t'a montré le chemin jusqu'ici et t'a aidée à y venir ?

— Dieu, répondit-elle; il est miséricordieux et clément, sois-le comme lui et dis-moi où je pourrai trouver mon enfant.

— Hé ! je ne le connais point, répartit la femme, et de plus tu es aveugle, nous avons eu beaucoup de fleurs et de plantes flétries cette nuit; la mort arrivera bientôt pour les transplanter; chaque homme a son arbre ou sa fleur ici, suivant sa condition; toutes ces plantes ressemblent aux plantes, ordinaires, avec cette différence, toutefois, qu'elles ont un cœur qui bat et les cœurs d'enfant battent aussi. Guide-toi là-dessus, peut-être reconnaitras-tu ton enfant, mais que me donneras-tu si je te dis ce qu'il te restera à faire ?

— Je ne possède rien, répondit la mère abattue, mais j'irai pour toi au bout du monde.

LES BIENFAITS DE L'IMAGINATION

—Je n'ai rien à y faire, répartit la femme ; mais tu peux me faire don de tes longs cheveux noirs, tu sais toi-même qu'ils sont beaux, il me plaisent ; je te donnerai mes cheveux blancs en échange, c'est toujours quelque chose.

—Est-ce tout ce que tu désires ? Je te les donnerai de grand cœur.

Et elle donna ses beaux cheveux noirs et reçut en échange les cheveux de neige de la vieille.

Alors elles entrèrent dans la grande serre de la mort. Les fleurs et les arbres y croissaient merveilleusement pêle-mêle ; de tendres hyacinthes poussaient sous des cloches de verre ; des colchiques étaient grandes et fortes comme des arbres ; parmi les plantes aquatiques il y en avait un petit nombre de toutes fraîches, d'autres malignes et malades ; des hydres rampaient sur elles ; des écrevisses noires s'attachaient aux tiges ; des palmiers défiaient le ciel ; des chênes et des platanes s'élevaient au milieu d'eux ; à terre il y avait du persil, représentant la vie d'un homme, et les hommes étaient encore vivants, en Chine, au Groenland, ou ailleurs dans le monde. Il y avait des grands arbres dans de petits pots où ils s'estrophiaient, tout en essayant de briser les parois ; çà et là on voyait une fleur dans un terreau enveloppée de mousse, et nettoyée et soignée avec sollicitude. La pauvre mère se pencha sur les plus petites plantes, et elle entendit dans chacune d'elles battre un cœur humain et parmi des millions elle reconnut celui de son fils.

—Je l'ai, s'écria-t-elle, et elle désigna un petit bouton de crocus bleu qui s'inclinait languissamment sur le côté.

—Ne touche pas à la fleur, s'exclama la vieille femme. Reste là, et quand la mort viendra, et elle ne tardera pas, empêche-la d'arracher la plante en la menaçant de détruire tout à fait les autres ; alors elle aura peur, car elle en est responsable devant le Seigneur, et ce n'est que lorsque Dieu l'a permis, qu'elle peut enlever une plante.

Tout à coup il y eut un froid de glace dans la serre, et la mère aveugle sentit que c'était l'approche de la mort.

—Comment as-tu trouvé le chemin jusqu'ici, demanda-t-elle, et comment se fait-il que tu sois arrivée avant moi.

—Je suis une mère, répondit-elle.

Alors la mort voulut saisir la frêle petite créature, mais la mère l'enlaga de ses mains et lui servit ainsi de sauvegarde, avec une tendre sollicitude et sans toucher à aucune des feuilles. La mort lui répandit à lors son souffle sur les mains, elle sentit que ce souffle était plus froid que le vent glacial ; elle laissa retomber ses bras sans force.

—Tu n'es qu'un ver de terre pour moi, dit la mort.

—Mais Dieu est plus fort que toi, répondit-elle.

—J'ai accompli ses ordres, dit la mort. Je suis son jardinier ; je transplante ses fleurs et ses arbres dans le grand jardin du pays inconnu.



(AU RESTAURANT.)
 Alfred, (qui a ordonné du saumon frais). — L'avantage de venir ici c'est qu'on n'est jamais trompé. Ainsi, ce saumon, on voit qu'il sort de l'eau...
 — Hoïyoï ! ma dent !
 Charley. — Qu'est-ce qu'il y a donc ? As-tu avalé une arête ?
 Alfred, (furieux). — Ah ! les canailles ! C'est un de ces morceaux d'étain qu'on trouve dans les boîtes de conserve !

Comment elle y poussera et y fleurira, c'est un secret.

—Rends-moi mon enfant, s'écria la mère en pleurant et en suppliant ; puis soudain elle saisit de ses deux mains convulsées deux jolies fleurs et cria à la mort en face :

—J'arracherai toutes tes fleurs, car je suis au désespoir.

—N'y touche pas, répondit-il ; tu te dis si malheureuse, et tu veux rendre une autre mère aussi infortunée que toi.

—Une autre mère ! sanglota la pauvre femme et elle retira ses mains.

—Reprends tes yeux, dit la mort ; je les ai retirés du fond du lac, leurs rayons arrivaient jusqu'à la surface ; je ne savais point qu'ils fussent à toi. Tiens, les voici, ils sont plus limpides qu'auparavant ; regarde dans ce ruisseau près d'ici, je te nommerai les deux plantes que tu as voulu arracher au sol, tu verras dans leur avenir toute leur existence humaine que tu as voulu bouleverser et détruire.

Et elle regarda dans le ruisseau ; c'était un délice de voir comme l'une apportait la bénédiction au monde et répandait autour d'elle la joie et le bonheur, tandis que la vie de l'autre n'était que soucis, privations amères.

—L'un et l'autre sont la volonté de Dieu ! dit la mort.

—Laquelle des deux est la fleur du malheur et laquelle celle du bonheur ?

—Je ne te le dirai pas, répondit la mort ; sache seulement que l'une était celle de ton propre enfant, de sa destinée, de son propre avenir.

Alors la mère jeta un cri déchirant.

—Laquelle des deux est celle de mon enfant ? Parle ! Epargne l'enfant innocent ! Arrache-le à la misère ! Emporte-le plutôt dans le royaume de Dieu ! Oublie mes larmes ! oublie mes prières et tout ce que j'ai dit et fait.

—Que veux-tu dire ?

demanda la mort. Veux-tu que je te rende ton enfant ou m'en irai-je avec lui au pays inconnu que tu ne connais point ?

La mère joignit les mains, tomba à genoux, et adressa à Dieu cette supplication.

—Ne m'écoute point, si ma prière est contraire à ta volonté ; ce que tu fais est bien fait, ne m'écoute point.

Et sa tête se pencha sur sa poitrine.

Et la mort alla avec l'enfant au pays inconnu.

SOUVENIR

Dans ce jardin antique où les grandes allées
 Passent sous les tilleuls sicchastes, si voilées
 Que toute fleur qui s'ouvre y semble un encensoir,
 Oit, marquant tous ses pas de l'aube jusqu'au soir,
 L'heure met tour à tour dans les vases de marbre
 Les rayons du soleil et les ombres de l'arbre.
 Anges, vous le savez, oh ! comme avec amour,
 Réveur, je regardais dans la clarté du jour
 Jouer l'oiseau qui vole et la branche qui plie,
 Et de quels doux pensers mon âme était remplie ;
 Tandis que l'humble enfant, dont je baise le front,
 Avec son pas joyeux pressant mon pas moins prompt,
 Marchait en m'entraînant vers la grotte où le lierre
 Met une barbe verte au vieux fleuve de pierre !

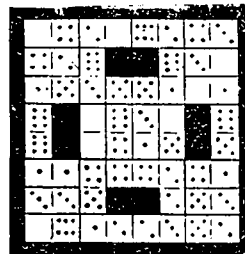
VICTOR HUGO.

TRAITEMENT BRUTAL

Juge. — Vous dites que votre mari vous a traitée brutalement ; expliquez-vous ?

Madame A. — Nous nous disputions et il s'est enfui avant que j'aie eu le temps de dire le dernier mot.

JEU DE PATIENCE AU DOMINO



Quelque soit le sens dans lequel vous additionnez les points des dominos, soit diagonalement d'un coin à l'autre, soit parallèlement ligne par ligne, de droite à gauche ou de haut en bas, vous aurez toujours 21. Pour donner le problème à faire, placez cette figure en deux et demandez à une personne de la finir.

UN JOUR DE BOUE



Monsieur Garchev, (donnant des conseils à son fils). — Mon enfant, tu n'as qu'à marcher sur les traces de ton père ; il ne t'arrivera jamais d'accidents.

VOCATION MARQUÉE



I
Grogner le condone de journaux.—Hourrah! mon fiston, je ne voudrais pas t'arrêter pour tout l'or du monde. Tu feras ton chemin.

II
Le bébé (quatre ans plus tard).—Extra!!! Grand meurtre dans le Grillintown!!!

L'HEURE CALME !

Le ciel est gris, la lune est rose,
Et le soir est si transparent
Qu'évidemment pareille chose
N'arrive pas deux fois par an.

Mon âme dolennement repose
Tandis que je regarde, errant,
La fleur de feu bien vite cêlose
Aux hecs de gaz toujours en rang.

Les fiacres baignés d'atmosphère
S'écourent, fantômes roulants,
Avec des cochers somnolents.

C'est l'heure exquise du rien faire !
—C'est donc sans le savoir que naît
Ce très inconscient sommet !—

GEORGES LORIN.

L'ART DE TENIR MAISON

(Suite)

Lorsque les draps commencent à s'user, il faut, en les coupant verticalement, et au moyen d'une couture, les "changer de lés", mettre les bords au milieu, et le milieu ainsi partagé, sur les bords.

Les tabliers des femmes de service seront aussi démontés dès les premières traces d'usure. On mettra le haut en bas.

L'argenterie ne doit jamais aller à la cuisine.

Un petit baquet de bois plein d'eau, caché dans l'office ou dans quelque coin, reçoit les couverts salis, à mesure qu'on dessert la table.

On lave ceux-ci ensuite à l'eau très chaude, on les essuie, on les passe superficiellement à la peau, et on les enferme sans les bousculer.

La verrerie fine doit également éviter le voyage sur l'évier, dangereux pour sa fragilité, et un peu répugnant.

DANS LE CABINET DE TOILETTE

Les toiles cirées ne doivent jamais être lavées à l'eau chaude. La chaleur pourrait en faire craquer le vernis.

Pour nettoyer le marbre blanc, on se sert d'eau additionnée de chlorure : 2 onces à peu près pour une pinte. On promène un tampon de vieux linge ou de charpie sur le marbre, qu'on mouille abondamment et qu'on laisse sous cette lotion pendant environ deux heures, après quoi on rince à l'eau froide et pure.

Les sièges de canne se savonnent très bien, mais ont besoin de sécher vivement dans un courant d'air, au dehors. Une humidité prolongée les altérerait.

Les objets de paille doivent être aussi traités rapidement et vigoureusement essuyés. Une poignée de gros sel dans l'eau avec laquelle on les nettoie retarde leur jaunissement.

Les flacons deviennent très clairs si on les rince avec quelques petits morceaux de charbon de bois concassé. Toute mauvaise odeur donnée au verre s'évaporerait si on laisse séjourner un peu cette rinqure dans la bouteille.

Il arrive souvent qu'un flacon bouché à l'émeri refuse de s'ouvrir au moment où l'on désire s'en servir.

Il faut alors employer la chaleur, qui, par dilatation de la matière, vaincra son entêtement. On use ordinairement de deux moyens pour l'obtenir : une immersion dans de l'eau très chaude, ou le passage rapide à travers la flamme d'une bougie. Un troisième système a du bon : il consiste à tourner une fois une ficelle autour du goulot, et à la tirer rapidement, afin de produire le frottement.—Une goutte d'huile versée sur l'orifice facilitera l'opération.

Les taches de bougie sont merveilleusement enlevées par un papier quelconque placé sur la maculature de cire, au-dessus duquel on promène légèrement un charbon incandescent, dans une cuillère.

Les éponges de toilette seront blanchies et parfaitement dégraissées avec du jus de citron. On les en imprègne le mieux possible, on les frotte avec la pulpe du fruit, puis on les met dans un peu d'eau fraîche avec Pécorce, le reste du citron. On les laisse tremper dans ce bain acidulé pendant quelques heures,—une nuit, par exemple,—puis on les rince, et on les retrouve superbes.

Le savon est le grand ennemi de l'éponge. Il est préférable de l'employer sur un coin de serviette que de gâter une éponge de prix.

Le nettoyage des brosses est tout ce qu'il y a de plus facile. Là encore il faut proscrire le savon, absolument incommode et mauvais.

Si grasses, si malpropres que puissent être les brosses, on les rendra blanches et pures en une minute, si on en trempe les soies dans de l'eau chaude additionnée de potasse, de soude ou d'alcali.—On agite un peu la brosse dans son bain, on barbote, pour que le liquide pénètre bien, et instantanément on obtient le résultat.

Il faut apporter un certain soin à l'opération, afin d'éviter que la monture de bois ou d'ivoire ne soit pas mouillée, ce qui l'altérerait.

L'écaille prend du brillant au frottement

par une flanelle imprégnée d'une goutte d'huile.

Si on a laissé tomber une graisse quelconque dans un liquide, on enlèvera parfaitement les yeux flottant à la surface en posant dessus des morceaux de papier blanc, lesquels absorberont tout peu à peu. J'ajouterai que le système est parfait pour dégraisser irrémédiablement le bouillon qu'on voudrait présenter à un malade difficile.

En cas de mauvaise odeur repandue dans une pièce, on ne pense pas à brûler quelques grains de café.

C'est un aussi bon désinfectant que le sucre, et cela plaît parfois davantage.

DANS LA CUISINE

Si l'on est coquet de son ménage, on décore de bandes de papier découpé, blanches ou en couleur, les rayons supportant les ustensiles.

Les chaises de paille s'usent très rapidement, parce qu'on a l'habitude de s'en servir comme d'un escabeau pour atteindre aux objets élevés.

On se félicitera d'en avoir une garnie d'une simple planche, très forte, laquelle sera un peu dure comme siège, mais, en échange de ce léger incon vénient, rendra de nombreux services.

Elle sera également utile comme marchepied et pour aider au déchargement des fardeaux.

Lorsqu'on a cassé le goulot d'une carafe, il faut faire couper la cassure régulièrement par le vitrier.—On obtient souvent ainsi un sucrier ou un récipient d'une forme peu commune et toujours très utile.

Pour nettoyer les dalles, carrelages, mosaïques, etc., etc., l'esprit de sel, dit fumant, est très actif.—Il nettoie également bien les plombs et conduites qui exhalent de mauvaises odeurs. Il suffit d'en verser dedans une petite quantité.

Le vernis à ferrure sert à noircir les poêles et fourneaux, surtout lorsque, pendant l'été, on doit ne plus les allumer.

A défaut du papier de verre, on dérouille le fer avec un tampon de cendre humide noué dans un chiffon de mousseline grossière.—Frotter vigoureusement.

Ne quittons pas la cuisine, puisque nous y sommes entrés, sans descendre à un détail prosaïque, et sans apprendre aux ménagères que les mauvaises odeurs exhalées parfois par les plombs, se corrigent si l'on jette dans les conduits un peu de sulfate de fer,—à défaut de l'esprit de sel indiqué plus haut.

Ce produit se vend chez tous les pharmaciens.

Dans la cave, un tonneau inutile, scié par le milieu, fournira deux baquets excellents pour rincer les bouteilles, entre autres usages.

CONSEILS D'HYGIÈNE

Les femmes délicates,—et c'est malheureuse-

SEULEMENT POUR EMPLOI EXTERNE



Madame Lisette.—Si vous pouviez me donner un ordre sur le dispensaire pour avoir quelques remèdes! Voyez comme il fait pitié, mon petit chérubin.

Le Père André.—Je crois que ce qui lui ferait le plus de bien, ce serait un peu d'eau et de savon.

Madame Lisette.—Combien de minutes avant les repas, mon père ?

ment un peu tout le monde aujourd'hui,—se trouvent très bien de bâtir un petit carré de flanelle fine dans le dos de leur corset, lorsqu'elles se décolletent.—On n'imagine pas de combien de refroidissements et, par conséquent, de maladies, cela peut préserver, surtout après la danse.

Les messieurs, pour les mêmes raisons, porteront sur la poitrine, suspendu au cou, un léger plastron de flanelle.

Je recommande vivement ces précautions. Personne ne doit les dédaigner, car les tempéraments les plus forts sont toujours ceux qui succombent le plus facilement, de façon foudroyante, à des maux imprévus,—faute de soin, et par excès de confiance dans leur vigueur.

Si l'on peut, il est excellent de dormir pendant une heure ou deux avant d'aller au bal, surtout si l'on doit y rester la nuit entière.—On évite ainsi une migraine presque certaine pour le lendemain et l'on conserve à son visage l'éclat, la fraîcheur que toutes les personnes fatiguées perdent avant la fin d'une fête.

Les mamans savent combien facilement les jeunes enfants se découvrent la nuit, et combien de maladies ils attrapent par ce refroidissement.

J'ai toujours pris la précaution de coudre des cordons aux draps, et d'attacher ceux-ci au fer des berceaux ou des couchettes.

Le couvre-pied de la berceuse très moelleux, en soie piquée, se fait double maintenant, en forme de sac. De sorte que si l'on désire tirer précipitamment du lit le bébé, on le glisse dans cette enveloppe tiède qui est toujours prête sous la main.

Il ne faut jamais bercer les enfants. Leur donner cette habitude déplorable est un vrai malheur. On finit par passer des nuits à cet exercice plus qu'inutile, au détriment de la santé des gardiens du nouveau-né et sans nul profit pour lui.—Seulement il est indispensable de ne pas céder une seule fois à la tentation. Rien n'est tenace comme la mémoire et la volonté des petits êtres.

Une bonne précaution lorsqu'on doit se lever plusieurs fois ou subitement pendant le repos nocturne, soit pour les soins d'un nourrisson ou d'un malade,—est de conserver un court jupon au lit.—Mieux est encore un peignoir de flanelle tout droit, ceinturé à la taille.—On garde ainsi un peu de tiédeur et l'on évite le brusque saisissement du froid.—Se vêtir à la hâte ne remplace pas le bienfait d'être déjà couverte.

Je rappellerai ici que dans une famille, rien n'est plus précieux que le vieux linge dans le triste cas d'accidents corporels.

Une maman prudente aura donc toujours une boîte renfermant des bandes toutes roulées, des compresses préparées, de la charpie, des morceaux de flanelle pour friction, etc.

Que mon conseil n'assombrisse pas la belle humeur de mes chères lectrices! De même qu'il ne pleut jamais quand on sort avec un parapluie,

LA BEAUTÉ D'UN DRAME



Le papa.—Comment as-tu trouvé la pièce?
Alice revenant du Théâtre Royal.—Sublime, papa: enlevante! L'héroïne vient sur la scène avec onze toilettes différentes.

on n'a jamais non plus de blessures lorsqu'on est en mesure de les panser rapidement.

Beaucoup de bébés sont affligés d'une incontenance nocturne, qui leur vaut souvent d'injustes corrections. Des accidents... humides auxquels ils sont sujets, il ne faut pas toujours les rendre responsables. Il arrive parfois que l'habitude de dormir sur le dos détermine une certaine faiblesse qu'un rien suffit à guérir. En tous cas le remède est si simple qu'il coûte peu à essayer. Il consiste à les forcer au sommeil sur le côté. Dans ce but, on fixe sur leurs reins au moyen d'un ruban ou d'un petit caleçon, un vulgaire bouchon qui les gêne sans les blesser, et les conduit instinctivement à prendre une position contraire à celle qui leur était habituelle.

Un grand nombre d'enfants ont une peine infinie à se faire au changement de régime de la pension après celui de la famille. — Autant que possible, il faut leur faire subir cette petite crise à la belle saison, c'est-à-dire la rentrée de septembre.

Ceux qu'on envoie à l'externat attrapent beaucoup de maux en hiver, par le froid aux pieds, soit qu'ils se rendent à l'école sous la pluie et la neige, soit qu'une voiture commune les prenne à domicile.

Une prescription presque générale ordonne l'exercice après les repas. C'est pourquoi les ré-

créations sont toujours placées à l'issue du déjeuner et du dîner.

L'expérience a démontré que tout principe peut se trouver en défaut, — notamment celui-ci.— Un très grand nombre de personnes, au contraire, se sont trouvées très incommodées de migraines, fièvres, troubles d'estomac et d'entrailles, sans autres causes que l'agitation au début des digestions.

Il est donc bien facile d'essayer du repos, du calme, du silence, si l'on souffre, puisque l'essai ne saurait être dangereux. Une lecture paisible, d'une demi-heure, réussit parfois très bien.

Du reste, s'il faut chercher les lois d'hygiène dans la nature même, nous remarquerons que les animaux, agissant d'instinct, se couchent presque tous pendant qu'ils digèrent. Imitons-les quelquefois... Les bêtes donnent plus d'une leçon à leurs maîtres.

Je rappelle... discrètement... que le chocolat est... Comment dirai-je??... — Un-astringent!! et que le café au lait est... tout le contraire.

On a médité de ce pauvre café au lait... J'ai de bonnes raisons pour le croire excellent et favorable, au contraire, à beaucoup de tempéraments. Il est évident que si l'on boit une tasse de café dans lequel on verse une goutte de crème, on absorbe un excitant qui peut amener de la nervosité, surtout chez les enfants.—Mais si l'on prend tout à l'opposé un bol de bon lait, coloré par de l'essence de café mélangé de chicorée (principe absolu d'hygiène), on s'en trouve très bien.

Quand, à la suite d'une blessure, il se forme des excroissances de chair, rien n'est plus facile que de s'en débarrasser en quelques jours,—en quelques heures presque,—sans y porter le fer ni la pierre infernale, ainsi qu'on le fait fréquemment.—Il eût suffi d'appliquer de la charpie trempée dans un baume composé de :

- Huile d'olive
 - Vin rouge
 - Sucre en poudre.
- quantités égales.

C'est la recette antique du Samaritain, dont parle l'Évangile, simple comme les choses qui nous viennent des temps anciens. Je la tiens de M. Pomerol, à qui je dois bien d'autres services sans prix.

Finiissons gaiement par une question plaisante : Quelqu'un a demandé où vont les milliards d'épingles qui se perdent dans le monde.

C'est en effet un curieux problème. Mais je lui donne la solution suivante, et je réponds :

— Dans les fentes des parquets! — où vous en trouverez certainement si, pris au dépourvu, dans quelque chambre d'hôtel, en voyage par exemple, il vous manque ce petit objet si indispensable parfois.

Cherchez à vos pieds alors, — il serait bien étonnant qu'il n'y en eût pas un ou deux spécimens.

La cousine Jeanne (Du Petit Journal.)

LA THEORIE DE L'EVOLUTION



LE DÉVELOPPEMENT DE LA ROSE

UNE MEPRISE TERRIBLE



I
Léon Noël, M. P. P., après quinze jours de session à Québec, arriva en toute hâte à la gare pour prendre le train du soir...

II
En entendant le "All aboard," il partit comme un éclair avec le premier sac qui lui tomba sous la main.

III
Et il eut le bonheur d'attraper le marchepied du dernier wagon...

IV
...Ce que ne put faire la petite dame.

V
Grandes réjouissances le lendemain matin dans la famille de Léon Noël, qui fut reçu comme un prince.



VI
Les habitants peignirent des premiers districts métropolitains, pour pousser une reconnaissance dans la ville du papa.

VII
Mais, oh! spectacle épouvantable, les mœurs ont mérité des réprimandes journalières.

VIII
Et bien qu'avant de laisser Québec il eut donné un vote de confiance à son gouvernement, le foyer domestique fut soudainement visité par un cyclone.

IX
Quand Léon Noël revint à lui, la maison n'était déserte pour toujours.

PINCÉE DE CONSEILS

REMÈDE CONTRE LES MAUX D'OREILLES

Prenez un oignon cuit sous la cendre, 1 once de beurre bien frais, autant d'huile rosat, autant d'huile de camomille, $\frac{1}{2}$ once de safran pulvérisé, mêlez bien le tout ensemble et appliquez-le sur le mal. Ce remède fera promptement aboutir l'abcès, s'il y en a un.

ENGELURES

On réussit généralement à s'en préserver au commencement de la saison froide par des lotions d'alcool ou d'eau alunée. Il faut en outre éviter le contact de l'eau chaude et se laver dans de l'eau simplement dégoûdée.

La guérison est difficile pour les personnes qui sont exposées à mettre leurs mains alternativement dans l'eau chaude et dans l'eau froide.

Dans les cas simples, une couche de collodion formant un vernis protecteur est très utile. Lorsqu'il y a des ulcérations, on les touche légèrement avec le crayon de nitrate d'argent et l'on recouvre de collodion ou d'un bandage un peu serré. Il est bon, avant de se coucher, de se frotter les mains avec parties égales d'eau et de glycérine pure.

POUR GUÉRIR LES AMPOULES

À la suite d'une longue marche, le pied, surtout au talon, peut-être affecté d'une petite tumeur semblable à une bulle produite par la brûlure.

Percez la petite ampoule, faire sortir le liquide sans enlever la peau, appliquer un petit linge fin enduit de beurre frais ou de cold-cream, de cérat, garder le repos, sont des moyens simples, qui, aidés des soins de propreté, suffisent pour amener une guérison prompte et facile.

PILULES DE LONGUE VIE

Cette recette, qui date du siècle dernier, a sans doute inspiré toutes ces pilules de santé, qui sont, en réalité, que de légers purgatifs, dont l'usage modéré est souvent utile. Voici ce remède dans sa naïve simplicité :

Prenez aloès soccotrin, 4 onces ; safran, 1 once ; myrrhe en larmes 2 onces ; rhubarbe, 4 gros. Réduisez ces drogues en poudre, chacune séparément. Ensuite, les ayant mêlées ensemble dans un pot de terre vernisée et ayant ajouté 8 onces de chicorée sauvages bien dépurée, vous exposerez la matière au soleil, ou à un feu modéré, et, lorsqu'elle sera suffisamment épaissie, vous en formerez des pilules, que vous garderez dans une boîte où il y aura de la farine. Chaque pilule doit être de la grosseur d'un pois. On peut en prendre, avant le repas, deux ou trois, jusqu'à six.

ÉMULSION CONTRE LA SOIF IMMODÉRÉE

Prenez douze amandes douces pelées, pilez-les dans un mortier de bois ; versez dessus, peu à peu, une quantité suffisante de décoction d'orge ou de laitue ; faites une émulsion à prendre en deux fois. Sucrez chaque fois avec de sirop de nénuphar.

EAU POUR FORTIFIER LA VUE

Achetez six grains de couperose blanche (sulfate de zinc) et trente et un iris de Florence, en poudre ; mélangez ces deux substances, et mettez-les dans une chopine d'eau de rivière, dont vous aurez rempli une bouteille bien rincée ; bouchez la bouteille, et mettez-la dans un endroit frais. Le remède est achevé après vingt-quatre heures. Filtré.

Quand vous vous sentirez l'œil fatigué, vous verserez de cette eau, soit dans un petit bassin à baigner les yeux, soit dans une cuiller à bouche, et vous ouvrirez l'œil dans l'eau ; si vous éprouvez de la cuisson aux paupières, ce sera un signe certain que le remède opère ; sinon, il ne fera ni bien ni mal.

DÉSINFECTANT DE L'AIR

C'est un préjugé de croire qu'on assainit l'air vicié d'une chambre de malade, par exemple en y brûlant du sucre, du vinaigre, des herbes aromatiques etc. Le meilleur moyen est encore d'y maintenir une assiette avec un peu de chlorure de chaux humide qu'on renouvelle de temps en temps.

DÉCOCTION VERMIFUGE

Faire une décoction de 1 à 4 gros d'ail pour une chopine d'eau et mieux de lait pur.

REMÈDE CONTRE LE VER SOLITAIRE

On prend de 1 à 2 onces de racines de fougère mâle concassée par une pinte d'eau qu'on laisse réduire de moitié, dans un vase fermé.

Un autre moyen plus simple consiste à mêler la poudre de racine de fougère mâle avec quantité égale de miel. On en prend à jeun de 2 à 3 onces par jour pendant trois jours, puis on facilite l'expulsion du ver solitaire au moyen d'une purgation à l'huile de ricin, environ 2 onces.

Il est rare que la guérison ne se produise pas après ce premier essai. Dans ce cas on recommence quelques jours après.

RATAFIA DE MILLE-PERTUIS

On mettra une pinte d'eau-de-vie sur quatorze onces de fleurs de mille-pertuis, dans un vaisseau de verre bien bouché, on l'exposera au soleil pendant quinze jours ou trois semaines, on passera la liqueur et on y fera fondre douze onces de sucre. Cette liqueur est très propre dans les difficultés d'urine.

CONTRE LES AIGREURS

Délayez une cuillerée à café de magnésie calcinée dans le quart d'un verre d'eau et avalez ce mélange rapidement, en ayant soin d'agiter pour que la magnésie ne se précipite point au fond du verre. On peut en prendre deux ou trois fois après un intervalle d'une heure entre chaque fois, si la première dose n'a pas suffi.

MOYEN POUR GUÉRIR LES PLAIES RÉCENTES

Prenez une poignée de feuilles fraîches de mauves et une poignée de feuilles de saule, pilez ces feuilles dans un mortier, exprimez-en le jus sur la plaie avec un linge bien propre.

Autre moyen.

Il faut prendre du baume de jardin, de la grande et de la petite consoude et un peu de sel gris bien net. Pilez le tout ensemble et appliquez-le sur la plaie

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

—C'était la Couleuvre.

C'était en effet la Couleuvre qui pénétrait dans le camp des pirates de la bande de John Huggs.

Il y avait conseil ce soir là, et le capitaine avait rassemblé tous ses lieutenants et formé une sorte de conseil de guerre.

Il s'agissait de prendre une résolution définitive au sujet de la caravane, et par quel moyen ?

Devait-on abandonner toute tentative contre les trappeurs.

Telle était la question à débattre.

John Huggs et ses pirates étaient depuis une demi-heure en discussion quand la Couleuvre, écartant silencieusement la porte de toile de la tente, fit son apparition.

Les pirates cessèrent tout à coup leur bruyante discussion.

Ils gardèrent un profond silence non par respect pour le nouveau venu, mais plutôt par crainte.

Cet homme était devenu le génie.

Mauvais génie, sans doute, que chaque jour ils apprenaient à craindre.

Ils connaissaient sa puissance et ils en redoutaient les terribles effets.

Cependant la Couleuvre s'approcha de John Huggs, échangea une poignée de main avec lui et dit d'une voix claire, limpide et vibrante :

—Camarades, je n'aime pas les batailles et je trouve qu'il est inutile d'en parler plus longtemps ici.

—Les coups de fusil et de couteau, c'est très-gentil, mais ça ne mène à rien.

—Done, ne parlons plus guerre, combat et le reste.

Ici la Couleuvre fit une légère pause, promena un regard défiant sur son auditoire et ajouta :

—Comme vous pouvez le croire, je ne suis pas de ceux qui n'ont qu'une corle à leur arc.

—J'en ai beaucoup, de cordes, et je crois même posséder plusieurs arcs.

—Done, mon premier plan n'ayant pas réus i, j'en ai cherché un second.

—Et je l'ai trouvé.

—Mais comme il n'est pas nécessaire que je vous le communique, je vous prie de vous retirer et de me laisser seul avec le capitaine.

Dominés par son geste, par la puissance magnétique de son regard, les pirates reculérent.

Silencieux atterrés, ils gagnèrent un à un la porte de la tente et disparurent.

Un lugubre éclat de rire poursuivit le dernier.

La Couleuvre resta seul avec John Huggs.

Les deux bandits s'accroupirent sur un amas de peaux étendues sur un lit d'herbes sèches.

Ils causèrent à voix basse.

Leur entretien dura longtemps.

Un double éclat de rire le termina.

La voix rauque de John Huggs et le timbre clair de la Couleuvre donnèrent un accord bizarre, étrange, funèbre.

Sept jours se sont écoulés.

La caravane a quitté les plaines marécageuses qui avoisinent le Colorado.

Elle est loin du fleuve, maintenant.

Elle avance à marches forcées dans d'immenses plaines arides, presque dépourvues de végétation, semées de pierres roulantes ou de longues bandes de roches formant plateaux.

L'eau est devenue rare.

On ne trouve plus que de petites sources de loin en loin, et à peine suffisantes.

Les animaux souffrent ; les hommes se demandent avec inquiétude quand finira leur supplice, et ils interrogent l'horizon à chaque pas, dans l'espoir d'y découvrir des arbres, une forêt, c'est-à-dire l'ombre, la fraîcheur et l'eau.

Malheureusement, la route suivie est la seule possible.

La nature semble l'avoir tracée elle-même en échelonnant presque en ligne droite ces sources trop peu abondantes, mais si précieuses pourtant.

D'après les indications de Grandmoreau, il faut encore plusieurs jours de marche pour sortir de cette contrée aride.

Mais le vieux trappeur affirme qu'avant d'arriver sur un meilleur terrain on trouvera une source très abondante où l'on pourra faire provision d'eau pour continuer la marche en avant.

Il est vrai que, au dire de Grandmoreau, cette bienheureuse source est encore éloignée de dix lieues et qu'il faudra encore passer une longue journée de fatigue avant d'y arriver.

Mais le trappeur est sûr de ce qu'il avance et personne ne perd courage.

La caravane n'a pas d'ailleurs beaucoup souffert encore.

On a perdu quelques animaux de trait seulement.

Mais comme les wagons chargés de vivres et de grains s'allègent de jour en jour, on peut sans grand inconvénient dédoubler un attelage de temps en temps.

Un homme se tient accroupi sur une roche auprès de la source dont Grandmoreau a signalé l'existence.

Cet homme n'est autre que la Couleuvre.

Trente cavaliers caracolent autour de lui.

Ce sont des pirates de la bande de John Huggs.

La Couleuvre, dans une pose nonchalante, regarde évoluer ses cavaliers.

Un sourire écarte ses lèvres minces et laisse voir une double rangée de dents fines et pointues.

Son oeil brille d'un vif éclat.

Son front paraît s'être élargi.

Et il semble qu'une légère teinte carminée anime ses joues creuses et blêmes.

Evidemment la Couleuvre éprouve une grande satisfaction intérieure.

Il est content de lui-même.

Il se félicite d'avoir commis habilement quelque mauvaise action, quelque crime peut-être.

De même, les trente pirates qui vont et viennent autour de lui paraissent on ne peut plus joyeux.

Ils causent, rient, chantent comme des gens qui se sentent heureux d'avoir mené à bien une difficile besogne.

Mais tout à coup la gaieté des pirates tomba et la Couleuvre laissa de côté ses agréables réflexions.

Pourquoi se subit changement ?

Pourquoi cette inquiétude ?

En suivant la direction de tous regards fixés sur un même point, on pouvait s'expliquer cette nouvelle attitude des bandits.

Un fort détachement de cavalerie venait de surgir d'un pli de terrain à environ huit cents pas, et il se dirigeait au grand trot vers la fontaine.

Dans la prairie, les apparitions de ce genre sont généralement peu rassurantes, et les pirates ont trop d'ennemis pour que la crainte d'une surprise ne les tienne pas constamment en éveil.

Cependant les cavaliers approchaient rapidement.

Ils ne faisaient aucune manifestation hostile, et pourtant les bandits n'étaient pas rassurés.

Il leur sembla que les nouveaux venus portaient des vêtements européens, et c'est surtout d'un Européen qu'un pirate doit se défier.

Mais à mesure que le détachement gagnait du terrain, les craintes se dissipèrent, et la Couleuvre finit par dire :

—Ce sont des Peaux-Rouges.

—Il n'y a aucun danger.

—Possible ! observa un pirate.

—Mais je vous demande pourquoi ils ont abandonné leurs costumes indiens pour se déguiser de la sorte.

—Eh ! je comprends ! s'écria tout à coup la Couleuvre.

Ce sont des éclaireurs de la fameuse armée de don Matapan et de Sable-Avide.

Et, comme les pirates ne paraissaient pas comprendre, le bandit ajouta :

—Je vous raconterai l'affaire tout à l'heure.

—C'est comme une histoire et elle est drôle.

En ce moment, les premiers cavaliers arrivaient à la fontaine.

La couleuvre s'approcha d'eux sans aucune hésitation.

Il leur souhaita la bienvenue à l'indienne ainsi que cela se pratique au désert entre deux troupes qui se rencontrent.

Habile et rusé, il sut questionner sans exiter la méfiance.

Les Indiens lui répondirent en toute sincérité.

Quand il se trouva suffisamment renseigné il renouvela ses souhaits, rejoignit sa troupe et s'éloigna avec elle.

Aux demandes d'explications qui lui furent adressées, il répondit :

—Je ne me trompais pas.

—C'est une avant-garde de l'armée de don Matapan.

L'ancien gouverneur et son ami Sable-Avide ne sont pas loin.

Et la couleuvre, toujours bien renseigné, raconta comment cette armée de Peaux-Rouges avait été formée, costumée et pourvue d'instruments de musique.

Il parla de la prise d'Austin, de la punition des habitants, et dit en terminant :

—Les tribus commandées par Sable-Avide sont soumises à la reine et à son frère l'Aigle-Bleu.

—Sachant que la caravane des trappeurs doit passer ici, ils ont coupés au court et sont venus au devant d'elle.

—Leur intention est de prendre des ordres de leur reine.

—Fameuse idée qu'ils ont eue là ! dit un pirate.

—Le lieu du rendez-vous est bien choisi fit un autre.

—Le hasard a parfois de terribles fantaisies, ajouta un troisième.

—Oui, le hasard ! murmura la Couleuvre avec un mauvais sourire.

—On dirait que c'est moi qui l'ai inventé ce hasard-là !

Depuis un moment, un bruit étrange se faisait entendre.

Les pirates s'arrêtèrent pour écouter.

Le bruit devint bientôt tintamarre.

L'armée musicienne de don Matapan apparut tout à coup sur le sommet de la colline, suivant les traces de son avant-garde.

Les bandits contemplèrent à distance cette troupe singulière ; leurs rires que rien ne semblait motiver en apparence répondirent au joyeux charivari des Peaux-Rouges.

Une note claire, retentissante et plaintive comme le cri de la hulotte, domina les voix rauques des pirates.

C'était le sifflement de plaisir de la Couleuvre.

Ce bandit, à en juger par l'expression de sa face de démon, était dans le ravissement.

Et ce fut avec l'accent d'une joie infernale que, montrant le soleil couchant, il lança cette prédiction :

— Demain, ton premier rayon éclairera un singulier spectacle !

L'armée de don Matapan était toujours la même.

Les Peaux-Rouges avaient conservé les défroques dépareillées, les uniformes impossibles dans lesquels ils se pavanaient avec une imperturbable gravité.

Dès que ses Indiens eurent installé leur bivouac, dont la fontaine occupait le centre, don Matapan, selon son habitude, s'occupa de faire préparer à manger.

Il choisit lui-même le gibier qui devait lui être servi ainsi qu'à son ami Sable-Avide.

Puis il ouvrit un wagon dont lui seul avait la clef et fit transporter à sa tente une quantité de bouteilles de diverses formes.

Ces dispositions prises, il parcourut le camp, donna des ordres pour la nuit et rejoignit Sable-Avide qui montait la garde auprès des bouteilles.

Les deux chefs se préparèrent à dîner.

Don Matapan et Sable-Avide étaient servis par leurs femmes, qui d'habitude ne prenaient place à table que vers le milieu du repas.

Elles apportèrent des viandes rôties et plusieurs brochettes de petits oiseaux.

Avant de toucher à un seul mets, don Matapan fit prestement sauter le bouchon d'une bouteille de champagne, se versa une pleine coupe ainsi qu'à son sacheu en disant :

— Il n'y a rien de meilleur pour ouvrir l'appétit.

— Buons à la santé des braves Anstinois, qui avaient des caves si bien montées !

— Mon frère a raison, dit gravement Sable-Avide après avoir bu.

— Je l'approuve.

Après le repas don Matapan se dirigea en titubant vers le panneau de toile qui fermait l'entrée de la tente.

Il sortit.

Malgré l'absence de la lune, qui ne devait se lever que plus tard, la nuit était splendidement éclairée.

En sortant de sa tente, don Matapan avait été saisi d'abord d'un étonnement.

Les guerriers chargés de le protéger n'étaient pas à leur poste.

— La discipline s'en va ! murmura-t-il.

— Il faudra prendre des mesures rigoureuses.

Puis il fit quelques pas dehors.

— Tiens ! se dit-il tout haut, tout le monde dort.

— Pas de musique, pas de danses ce soir !

— C'est assez drôle.

— Mais il me semble que j'entends des plaintes, des gémissements !

— J'en vois là-bas qui ne dorment pas, ou ils rêvent qu'ils font de la gymnastique.

— Ils se démènent comme des diables aspergés d'eau bénite.

— J'irais bien voir ce que c'est, mais j'ai un peu bu ce soir et je ne me sens pas solide sur mes jambes.

— Comme je veux qu'on me respecte et que je tiens à la discipline, je ne me montre pas.

— Je voudrais pourtant bien savoir ce que

signifie ce sommeil général et extraordinaire.

— Ah ! j'y suis !

— Ils sont tous soûls.

— Je suis là à chercher !... c'est tout simple.

— Ce n'est pas la première fois que pareille chose leur arrive.

— Quels pauvres êtres que ces Indiens !

— A part Sable-Avide, mon gendre, il n'y en a pas un qui sache boire.

Puis, une réflexion lui venant tout à coup, don Matapan reprit :

— Mais qu'est-ce que je dis ? des bêtises, certainement.

— Non, ils ne sont pas soûls.

— Où auraient-ils pris du vin ou de l'eau-de-vie ?

— Décidément, je n'y comprends plus rien.

— Il faut que ces animaux-là aient découvert une source d'eau-de-feu, comme ils disent.

Tout en caressant cette excellente idée, don Matapan reprit le chemin de sa tente.

L'air froid de la nuit l'avait complètement grisé.

Il n'entendait, ne voyait plus rien.

Les lucres pâles de l'aube blanchissent l'azur du ciel à l'orient.

Les ombres de la nuit fuient rapidement, se hâtant d'aller couvrir de leurs voiles noirs les contrées et les peuples d'un autre hémisphère.

Don Matapan et Sable-Avide sont sur le seuil de leur tente.

Ils paraissent complètement remis de leurs excès de la veille.

Cependant leur visage est sombre, leur attitude est indécise et inquiète.

L'armée, chaque jour sur pied avant le lever du soleil, est encore endormie.

Les bruits accoutumés qui accompagnent le réveil des guerriers ne se font point entendre.

Le calme qui environne les deux chefs est terrifiant.

Le camp est là, il est... puisqu'on le voit ; mais il semble qu'un souffle destructeur a passé sur l'armée, et l'œil cherche instinctivement l'ombre de la mort, dont l'oreille donne à l'esprit le pressentiment sinistre.

Pâle, tremblant, vacillant sur ses jambes grêles, l'ex-gouverneur suivit Sable-Avide.

Ils arrivèrent à un feu où fumaient encore quelques tisons.

Dix Indiens étaient là étendus, immobiles et paraissant sommeiller.

Sable-Avide s'approcha et posa la main sur la poitrine nue de l'un des guerriers.

— Mort ! dit-il d'une voix sourde.

Il se pencha vers un second, lui prit le bras et le souleva.

Le membre était rigide et lourd.

— Mort ! répéta le sacheu.

Il toucha un troisième Indien.

— Mort ! dit-il encore.

Don Matapan le regardait d'un air abruti.

Il suivait tous ses mouvements d'un œil égaré.

Il était stupéfait, consterné, anéanti.

— Tous morts ! murmura-t-il d'une voix à peine intelligible.

Ils parcoururent tout le camp.

Toujours, toujours des cadavres !...

Ils arrivèrent à l'endroit où l'on avait parké et entravé les chevaux et mulets :

Pas un de ces animaux n'était vivant.

Le souffle mortel qui avait foudroyé les hommes n'avait épargné aucun être.

C'était une scène navrante, lugubre, épouvantable.

Partout la mort.

Partout la désolation.

Le camp n'était plus qu'un immense charnier !...

Don Matapan et Sable-Avide, mornes et silencieux, se dirigèrent vers leur tente.

A chaque pas ils étaient obligés de se détourner pour ne pas se heurter contre les cadavres.

Ils arrivèrent près de la fontaine située au centre du camp.

Les morts étaient plus nombreux sur ce point.

Se rapprochant de Sable-Avide, l'ex-gouverneur lui dit avec une conviction profonde :

— Sachez, nos guerriers sont morts empoisonnés !

— Empoisonnés !

— Comment ?

— Oui, répéta don Matapan en désignant la fontaine.

— Cette eau contient un poison mortel.

— Hommes et animaux en ont bu.

— Ils sont morts.

— Ma fille, dona Maria, et nous deux, nous n'en avons pas avalé une goutte.

— Nous vivons.

En ce moment un bruit sourd se fait entendre.

A peine perceptible d'abord, il augmente et devient plus distinct.

On dirait le galop d'un cheval accompagné de la cadence lourde et régulière d'une compagnie marchait au pas.

Au loin, dans la plainte aride, un point mobile et gris comme une épaisse vapeur.

C'est le nuage de poussière que produit la marche rapide de deux hommes.

Ces deux hommes ne sont autres que Tomaho et Sans-Nez éclairant la route que doit suivre la caravane.

Le géant, qui n'a jamais pu trouver un cheval assez fort pour le porter, est à pied.

Son pas lourd ébranle le sol assez puissamment pour produire l'illusion d'une troupe nombreuse.

Sa marche est d'ailleurs excessivement rapide : Sans-Nez, qui est à cheval, ne le suit qu'à grande peine, et il se trouve souvent dans la nécessité de lui demander de s'arrêter pour laisser souffler sa monture.

Cependant les deux éclaireurs avancent rapidement.

Ils savent qu'ils doivent trouver de l'eau dans ces parages et la soif qu'ils endurent depuis plusieurs jours ajoute singulièrement à leur ardeur.

Ils arrivent enfin à la limite du camp indien.

Rien d'extraordinaire n'a encore attiré leur attention, si ce n'est cette quantité de vautours planant toujours dans l'air, mais n'osant pas s'abattre.

Et à ce sujet Sans-Nez avait fait cette réflexion judicieuse :

— Tiens ! il paraît qu'il y a de la charogne par ici !

Mais tout à coup le Parisien cessa de bâiller aux vautours : un violent écart de son cheval faillit le désarçonner.

— Qu'est-ce qu'il a donc, ce carem-là ? s'écria-t-il en reprenant son équilibre.

— Il a eu peur d'un homme mort, dit Tomaho en montrant le cadavre d'un Indien étendu près d'un buisson.

— C'est une sentinelle qui a été surprise et tuée derrière ce fourré où elle s'abritait.

— Eh ! mais je ne me trompe pas ! s'écria Sans-Nez.

— Ce costume impossible !...

— C'est un guerrier de don Matapan.

— Mon frère a raison, dit Tomaho en retournant le cadavre.

— Et moi, je me suis trompé.

— Il n'est pas blessé.

— Alors, c'est qu'il est venu au monde comme ça, fit Sans-Nez avec son insouciance habituelle.

— Avançons.

Ils reprirent leur marche,
Nouvel effroi du cheval, nouvel écart, nou-
veaux cadavres.

Ils avançaient.
Des morts de tous côtés !

—Nom de nom ! s'écria Sans-Nez.

—Je n'ai pas peur ; mais le cœur me bat
tout de même.

—Tous échaqués, les soldats de don Mata-
pan ! Il y a donc eu une rude bataille ?

—Il n'y a pas eu de bataille, dit le géant
qui avait examiné plusieurs corps.

—Je ne vois pas une blessure.

—Alors, qu'est-ce que ça veut dire ? fit le
Parisien.

—Je suis complètement dérouté.

—Mais qu'est-ce que je vois là-bas ?

—C'est le rocher où se trouve la source,
dit le géant.

—Deux hommes sont dessus, immobiles.

—Je reconnais don Matapan et Sable-
Avide.

—Morts aussi, probablement, dit Sans-Nez.

—Allons voir !

Ils reprirent leur marche et s'arrêtèrent à
dix pas de la fontaine.

Le Parisien fit quelques pas vers la fon-
taine.

—Arrêtez ! s'écria don Matapan.

—Ne buvez pas !

—L'eau est empoisonnée !

—Hein ? fit Sans-Nez en reculant vive-
ment.

Puis don Matapan, prenant la parole à son
tour, raconta en détail ce qui s'était passé.

Et Sable-Avide ne manqua pas de complé-
ter le récit de don Matapan en faisant re-
marquer qu'une troupe de cavaliers avait
quitté la fontaine à leur approche.

—Quelle était cette troupe ? demanda
Sans-Nez.

—La connaissez-vous ?

—Non, fit le gouverneur.

—Je ne m'en suis pas occupé.

—Je sais seulement qu'il y avait une trentaine
de cavaliers.

—Je les ai vus s'éloignant dans cette direc-
tion.

Il indiqua l'est.

Il sembla que Tomaho attendit ce rensei-
gnement, car il s'éloigna aussitôt, à pas de
géant, du côté désigné.

—Mon frère a eu tort de ne pas montrer
plus de méfiance, dit-il gravement.

—Les trente cavaliers qu'il a vus sont des
pirates de la bande de John Huggs...

—Et la Couleuvre est avec eux ? s'écria
Sans-Nez.

Oui, fit le géant.

—Cet homme est un grand sorcier.

—Il possède des secrets terribles.

—On l'a vu tuer des hommes rien qu'en
les touchant.

—Pour cette fois, affirma le parisien, le
Cacique ne se trompe pas et n'exagère
rien.

—La Couleuvre passe pour un empoison-
neur de première force.

—Il n'y a pas de temps à perdre ; il faut
retourner sur nos pas et prévenir le comte.

—Que mon frère monte à cheval et retour-
ne seul dit Tomaho.

—Je l'attendrai ici.

—La caravane n'est pas éloignée.

—Depuis longtemps déjà, j'entends le bruit
de sa marche.

Et explorant du regard l'horizon à l'ouest
le géant ajouta :

—Japerçois l'avant garde là-bas.

—Quel œil et quelle oreille ! dit Sans-Nez
en se remettant en selle.

—A bientôt !

Il piqua des deux et s'éloigna au galop.

Un quart d'heure après, il était en pré-
sence de M. de Linecourt.

—Que se passe-t-il donc ? demanda celui-
ci, étonné de ce brusque retour du Parisien
et frappé surtout de son air sérieux.

—Il se passe des choses terribles, dit Sans-
Nez.

—Vous savez, l'armée de don Matapan, qui
a délivré le colonel et Grandmoreau ?

—Oui.

—Eh bien ?

—Anéantie !

—Bêtes et gens, tout est mort, excepté don
Matapan, Sable-Avide et leurs femmes.

—Cette catastrophe est épouvantable, dit
le comte, mais elle nous sauve.

—Permettez ! objecta Sans-Nez ; le dan-
ger de mourir empoisonné est écarté, mais
nous avons la perspective de mourir de soif,
ce qui n'est pas absolument consolant.

—Nous touchons le but, reprit le comte.
Il n'y a pas à reculer. De nouveaux retards
pourraient détruire nos combinaisons. Mar-
chons !

Une approbation enthousiaste accueillit
cette énergique résolution.

Une demi-heure plus tard, la caravane
était en route.

Ce jour-là, la caravane doubla l'étape
qu'elle devait fournir.

Malgré la fatigue, malgré la soif qui tour-
mentait les hommes et les animaux, douze
lieues de prairie furent franchies.

Il s'agissait d'atteindre une seconde source
que plusieurs trappeurs connaissaient, et
dont ils avaient indiqué la situation.

On y arriva avant le coucher du soleil.

M. de Linecourt, qui avait formellement
défendu à qui que ce soit de boire un verre
d'eau sans son autorisation, vérifia lui-même
la qualité de l'eau de cette nouvelle fontaine.

Délivré enfin du danger de périr par la

soif la caravane reprit sa physionomie accou-
tumée.

Pendant le reste du jour, l'activité régna
dans le camp.

On fit une ample provision d'eau répara
le désordre qui avait été la conséquence du
malaise, des souffrances et du décourage-
ment.

On se prépare à passer une bonne nuit
afin de se trouver dispos pour se mettre en
marche le lendemain matin.

Le lendemain matin, la caravane se remet-
tait en marche, contournant le lac déjà im-
mense formé par le puits artésien.

Pendant dix jours entiers, le convoi suivit
la direction de l'est.

On avançait rapidement sur le sol durci
d'une vaste plaine assez aride, mais où l'on
trouvait pourtant en quantité suffisante et
de place en place, le fourrage nécessaire aux
chevaux et mulets.

Aucun obstacle naturel à surmonter, au-
cun ennemi à combattre ; il sembla que l'on
avait triomphé de toutes les résistances, que
tout danger était écarté.

La Couleuvre lui-même avait disparu sans
doute, car on ne trouvait plus une seule sou-
rce empoisonnée.

Le dixième jour, l'étape fut longue.

Quand M. de Linecourt fit sonner la halte,
le soleil était déjà couché.

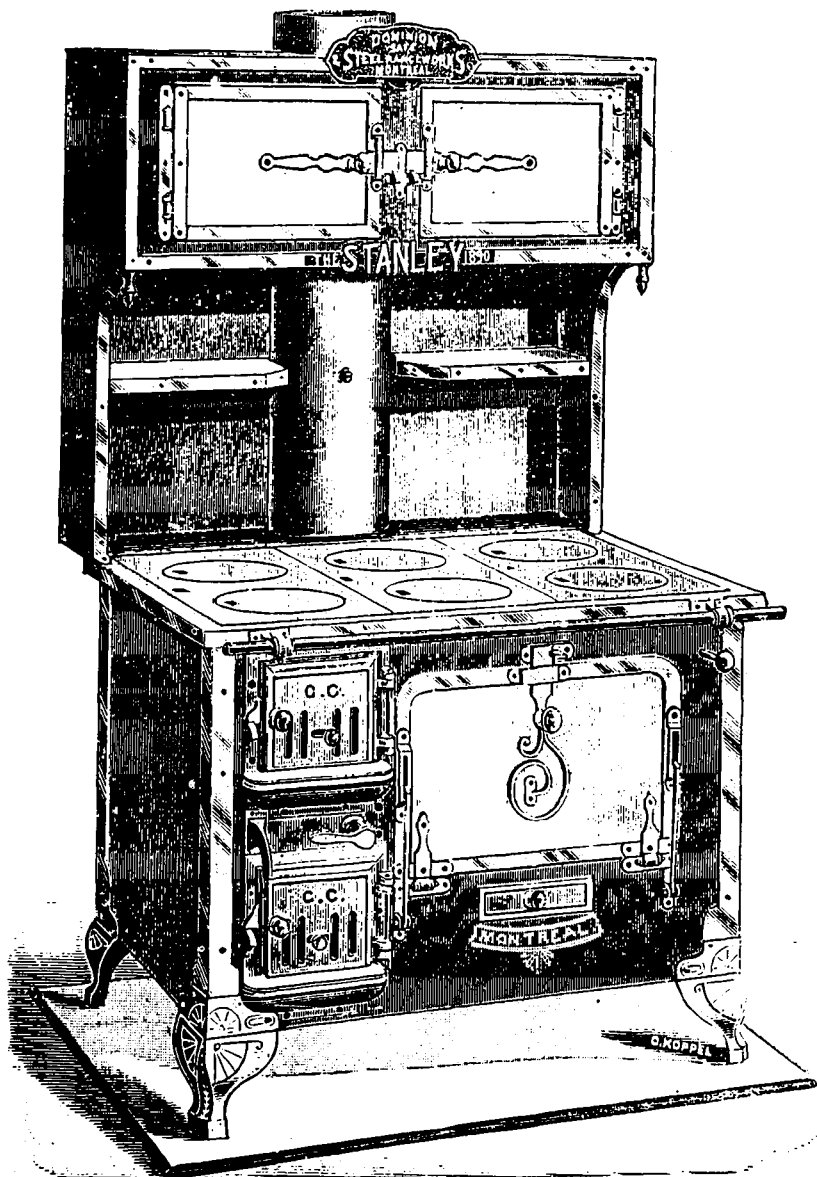
Le camp fut installé comme d'habitude, et
les wagons disposés comme si on avait à re-
douter une attaque nocturne.

Des nombreuses sentinelles furent placées
et les portes installées.

Ces précautions prises, chacun se trouva
libre de faire honneur au repas du soir.

Deux heures se sont écoulées.

(A suivre.)



GODE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier

320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Téléphone Fédéral 828.

Téléphone Bell 133.

POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins
EN VENTE PARTOUT
25 Cents la Boite.

La seule Loterie protégée par le Gouvernement

MEXICAIN

NATIONAL

LOTÉRIE

DE LA

CHARITE PUBLIQUE

ETABLIE EN 1878.

N'ayant aucun rapport avec aucune compagnie se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

aura lieu dans le

PAVILLON MAURESQUE

DE LA

Ville de Mexico,

JEUDI, 4 DECEMBRE 1890

LE PRIX CAPITAL ETANT DE \$60,000.

Par les conditions du contrat, la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet, et recevoir le permis officiel suivant :

CERTIFICAT : Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Bienfaisance Publique.

APOLINAR CASTILLO, Intendant.

De plus, la compagnie est requise de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en prix — une proportion plus élevée que n'importe quelle autre loterie.

80,000 Billets à \$4.00 \$320,000

Prix des billets, Argent américain.

Billets entiers \$4, demi-billets \$2, quarts de billets \$1.

LISTE DES PRIX

1	Prix capital de \$60,000	fait	\$60,000
1	Prix capital de 20,000	fait	20,000
1	Prix capital de 10,000	fait	10,000
1	Grand prix de 2,000	fait	2,000
3	Prix de \$1,000	font	3,000
6	Prix de 500	font	3,000
20	Prix de 200	font	4,000
100	Prix de 100	font	10,000
340	Prix de 50	font	17,000
354	Prix de 20	font	7,080

PRIX APPROXIMATIFS

150	Prix de \$60, approximatifs du prix de \$60,000	\$9,000
150	Prix de \$50, approximatifs du prix de \$20,000	7,500
150	Prix de \$40, approximatifs du prix de \$10,000	6,000
350	Prix de \$20, décidés par \$60,000	15,080

2276 se montant à \$178,500

On paie tous les prix vendus aux Etats-Unis en plein argent américain.

Envoyez vos remises par lettres ordinaires, contenant des mandats, Money Orders, qui sont remis par toutes les compagnies d'Express, ou par lettres enregistrées.

Les lettres contenant de l'argent doivent être invariablement enregistrées.

ADRESSEZ

U. BASSETTI,
CITE DE MEXICO, Mexico.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 17 Novembre
Après-midi et soirée.

Le joli drame intitulé :

Dear Irish Boy

Excellente Compagnie, Jolis Décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

Sam Jack's Creole Co'y

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1891. Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas.
NEW-YORK: E. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Sommaire de la 93e livraison (18 Oct. 1890). TEXTE : La fille des Bohémiens, par Mme J. Colomb. L'École de cavalerie, par Robert de Francey. La Prato, par Frédéric Billaye. Un serpent monstrueux. Les insectes comestibles, par le Dr. P. David. En esclavage, par Mme de Nanteuil. Dans les flammes (suite de l'anglais par Dixon). Chaque numéro, 10 cent.
ILLUSTRATIONS de Myrabach, E. Zier et Lion.
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.
Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE McGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées. LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de McGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. H. McGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.

Importateurs de Remèdes Français, Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

PLUS DE DEUX MILLIONS DISTRIBUES

L.S.L.

LOTÉRIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporé par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Réputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mensuels, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartiale et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Commissionaires.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, President Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, President State National Bank
A. BALDWIN, President New-Orleans National Bank
CARL KOHN, President Union National Bank.

GRAND TIRAGE MONSTRE

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans.

MARDI, 16 DECEMBRE 1890.

Prix Capital \$600,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX :

1	PRIX DE \$600,000, soit	\$600,000
1	PRIX DE 200,000, soit	200,000
1	PRIX DE 100,000, soit	100,000
1	PRIX DE 50,000, soit	50,000
2	PRIX DE 20,000, soit	40,000
5	PRIX DE 10,000, soit	50,000
10	PRIX DE 5,000, soit	50,000
25	PRIX DE 2,000, soit	50,000
100	PRIX DE 800, soit	80,000
200	PRIX DE 600, soit	120,000
500	PRIX DE 400, soit	200,000

PRIX APPROXIMATIFS

100	PRIX DE \$1,000, soit	\$100,000
100	PRIX DE 800, soit	80,000
100	PRIX DE 600, soit	60,000

PRIX TERMINAUX

1,000 PRIX DE \$200, soit \$200,000

3,214 Prix de montant à \$2,150,000

PRIX DES BILLETS :

Billet Complet, \$10; Demis, \$20; Huitièmes, \$5; Vingtèmes, \$2; Quarantièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Envoyer tout argent par l'Express, et la Compagnie paiera les frais de port.

M. A. DAUPHIN,
Nouvelle-Orléans, La.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expiré que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.